

L'ETENDARD

EDITION HEBDOMADAIRE.

F. X. A. TRUDEL, Directeur de la Rédaction. F. X. LEMIEUX, Comptable, Ottawa. J. A. PRENDERGAST, Administrateur.

VOL. I.—N^o 1.

MONTREAL, MARDI, 1^{ER} MAI 1883.

ABONNEMENT:
\$1 PAR ANNÉE PAYABLE D'AVANCE

L'Edition Hebdomadaire de L'Etendard

Nous entreprenons aujourd'hui une nouvelle tâche, celle de créer une édition hebdomadaire de notre journal.

Notre édition quotidienne a rencontré, partout, nous sommes heureux de pouvoir le dire, de vives et précieuses sympathies. Dans toutes les parties de la province et du Canada tout entier et même aux Etats-Unis et en Europe, L'ETENDARD a été accueilli avec enthousiasme par de nombreux amis tout dévoués à son succès. Les résultats ont dépassé de beaucoup nos modestes espérances; et nous n'hésitons pas à dire qu'en ce pays aucun journal français quotidien n'a encore acquis, en un si court espace de temps, la position que, grâce à Dieu, L'ETENDARD occupe aujourd'hui dans la presse.

Mais quels que soient ces succès, et nous l'avions, du reste, compris d'avance, cette édition quotidienne ne saurait répondre à tous les besoins, surtout convenir à nos amis de la classe agricole.

La vie que mène le cultivateur est très laborieuse. Si elle n'impose pas, généralement, tous les soucis et les graves préoccupations qui pèsent sur les classes professionnelles, mercantiles, industrielles et ouvrières, en revanche, elle est peut-être plus constamment occupée, et dans tous les cas elle impose des fatigues corporelles plus pénibles.

Ce n'est guère que le dimanche et durant les veillées d'hiver que le cultivateur peut lire. Il ne peut avoir son journal sur le lieu de son travail, comme c'est souvent le cas pour ceux qui appartiennent aux autres classes de la société. En outre, pour bien des campagnes, la malle n'arrive qu'une couple de fois par semaine; ou si elle vient tous les jours, le plus grand nombre des cultivateurs, vivant sur leurs terres, sont très éloignés des bureaux de poste et n'y peuvent commodément venir qu'une ou deux fois par semaine.

Enfin, il faut bien le reconnaître, bon nombre d'entre nos bons cultivateurs n'ont pas les moyens d'ajouter, au budget déjà si lourd des dépenses nécessaires pour élever une nombreuse famille, le prix d'un abonnement quotidien.

Et cependant, pour remplir avec intelligence et discernement ses devoirs politiques et exercer ses droits de citoyen, il est indispensable pour le cultivateur d'être informé de ce qui se passe dans le monde politique et des affaires, de connaître les prix des marchés, etc., et, ce qui plus est, de recevoir une direction judicieuse et un enseignement sain concernant ses droits et ses devoirs sociaux, de même que, en ce qui touche à ses intérêts matériels, aux progrès et améliorations qu'il lui convient de réaliser dans l'économie de son exploitation agricole.

Notre cultivateur canadien est avant tout bon chrétien, bon citoyen, bon patriote. Il ne saurait donc se désintéresser des questions nationales, civiques et municipales qui agitent son pays et le monde entier.

Comment lui fournir les informations et l'enseignement dont il a besoin et en même temps ne pas le surcharger d'une dépense inutile ou au-dessus de ses moyens? Tel est le pro-

blème dont la solution s'est imposée à notre esprit et que, grâce à Dieu, nous croyons avoir résolu de la manière la plus satisfaisante.

Notre édition hebdomadaire comprendra la substance des six numéros quotidiens;

Tout ce qui dans ces derniers sera le plus propre à intéresser la classe des lecteurs à laquelle elle s'adresse y sera reproduit en entier;

Tous les articles de fond, discussions, etc., en matières religieuses, politiques, littéraires et sociales en feront aussi partie, de même que nos études sur les questions agricoles et ouvrières.

FEUILLETON.

Nous inaugurons aujourd'hui une innovation des plus avantageuses pour le public.

Jusqu'à présent, les feuilletons les plus attrayants ne pouvaient être conservés qu'avec infiniment de difficulté et à des frais considérables, car la reliure seule de l'énorme volume que forme un journal coûte très cher, sans compter que par sa grosseur et son poids, il est incommode et embarrassant.

Nous avons entrepris de donner la pagination d'un livre à la partie de notre édition hebdomadaire qui contiendra le feuilleton. De la sorte, l'abonné n'aura qu'à plier soigneusement et mettre de côté cette livraison, et au bout de l'année, il aura cinq à six beaux volumes de littérature qui ne lui coûteront rien.

Ainsi, pour le prix réduit de \$1.00 par an, nos abonnés auront outre un journal valant amplement cette somme, cinq à six volumes de belle littérature qu'il n'aura plus qu'à faire relier au prix d'une couple de chelins, et qui, reliés, vaudront deux à trois piastres. Il va sans dire que nos feuilletons seront choisis parmi les œuvres les plus remarquables des meilleurs écrivains français.

La nouvelle qui fait le feuilleton de ce numéro prospectus n'a pu être choisie qu'avec grande difficulté et ne peut offrir tout l'intérêt d'une œuvre plus considérable, vu que nous avons voulu en faire un tout qui commençât et finit dans un seul numéro.

Les futurs feuilletons de l'hebdomadaire seront la reproduction intégrale de ceux de l'édition quotidienne.

Agriculture et Commerce.

Nous donnerons un soin tout particulier au choix des reproductions agricoles les plus propres à intéresser les cultivateurs et à leur être utile.

Chaque numéro comprendra des tableaux complets des prix des marchés et de toutes les marchandises avec une chronique commerciale faisant connaître l'état des affaires et les causes de la hausse et de la baisse dans les prix des denrées et autres marchandises.

Pour faire connaître davantage le caractère, les principes et le but de L'ETENDARD, nous reproduisons ici une partie du Prospectus de l'édition quotidienne.

Pourquoi ce nouveau journal?

Tout esprit impartial au fait de nos luttes, admettra que depuis longtemps la fondation de ce journal

était devenue une nécessité. N'eut-ce été que pour défendre une portion notable de nos concitoyens appartenant à toutes les classes de la société contre les attaques si diverses qu'ils subissent incessamment depuis dix ans, sans avoir à leur disposition une arme de légitime défense, qu'il y aurait eu ample raison de créer une feuille destinée à exposer leur cause et à leur faire rendre justice.

Mais quelque légitime qu'eût été du reste un tel motif, la fondation de L'ETENDARD procède d'idées et de sentiments d'un ordre plus élevé.

* *

Personne ne peut nier que la société traverse l'une des époques les plus périlleuses de l'ère chrétienne.

Les adeptes du mal poursuivent, avec un redoublement de fureur, leur guerre acharnée contre la cause du bien. L'injustice triomphe à ce point que le Chef auguste de deux cent millions de catholiques est prisonnier au Vatican, son autorité bafouée jusque dans l'intérieur de son palais, le domaine de Saint-Pierre indignement spolié. L'erreur s'est glissée partout et triomphe presque partout sous mille formes diverses: et dans le gouvernement des sociétés, et dans l'enseignement, et dans l'économie politique, et dans la littérature, et dans l'étude des sciences ainsi que dans leur application pratique aux besoins de l'humanité.

Si, Dieu merci! notre pays est moins malade que la plupart des autres; si la vérité y exerce encore un empire prépondérant, il ne faut pas se dissimuler que nous n'avons pas le droit de nous endormir dans une fausse sécurité. Toutes les erreurs qui ont perdu l'Europe sont en germe chez nous. De même que dans un champ cultivé qui se couvre d'une naissante végétation, il est très difficile de distinguer d'abord ce qui est froment de ce qui est ivraie, de même chez nous, au milieu de mille idées généreuses et de patriotiques aspirations, surgissent tant de principes faux et de tendances perverses, que notre population ne peut que très difficilement distinguer, dans cette germination luxuriante des idées du jour, ce qui est bon de ce qui est mauvais.

La plupart de ces principes pernicious et de ces tendances déplorables résultent de nos relations nécessaires avec des races de mœurs, d'habitudes et de croyances essentiellement différentes des nôtres, ou bien sont importées au milieu de nous par les courants d'idées qui nous viennent de cette partie dégénérée de la France Nouvelle que, dans notre amour sans bornes pour la vieille mère patrie, nous ne savons pas toujours distinguer de la véritable France Chrétienne.

Trop d'indices, hélas! trop de témoignages irrécusables, au premier rang desquels il faut compter les avertissements répétés de nos premiers pasteurs, ne peuvent nous laisser l'illusion de croire que le mal ne fait pas chez nous des progrès effrayants et de terribles ravages.

Il nous faut bien le reconnaître: Tout ce que nous avons de plus précieux, tous ce que nous avons de plus cher, et comme chrétiens, et comme Canadiens est aujourd'hui en péril.

Or, nous le savons, pour conjurer d'aussi graves dangers, tous les hommes de bonne volonté sont les bienvenus. Il y a ici à exercer un apostolat volontaire ouvert à tous. Depuis nombre d'années, des voix de la plus haute autorité, au-dessus desquelles plane, dans son éloquent majesté, celle du Pontife Romain, conviennent au combat de la plume tous les hommes de bonne volonté. Ils sont invités "à écrire des livres et des journaux," pour la défense de la vérité. Et dans l'accomplissement de cette tâche, la protection du Saint-Siège, de même que celle de l'Episcopat, leur est gracieusement accordée.

Dans ce genre de luttes, nous ne sommes que d'humbles conscrits ne pouvant apporter au service des grandes causes qui nous sont chères, que notre dévouement inaltérable et une bonne volonté illimitée. Car nous nous faisons un devoir de confesser que nos prétentions littéraires sont plus que modestes. Nous sommes comme le laboureur qui se fait soldat, non par goût pour le métier des armes, non parce qu'il y voit des lauriers à cueillir, mais par nécessité, pour défendre le sol de la patrie contre un dangereux et implacable ennemi. Malgré tout ce qui nous manque, la confiance de nos concitoyens nous a imposé le périlleux devoir de combattre au premier rang. Refuser de défendre le poste d'honneur que leur amitié nous assigne, sous prétexte d'incompétence, serait, dans les circonstances, une lâcheté.

Or, la lutte se poursuit sur deux terrains bien distincts: 1o le terrain religieux; 2o le terrain politique et social.

LES QUESTIONS RELIGIEUSES

Que dire des questions religieuses qui s'imposent à l'attention du journaliste? Affirmer notre foi, faire profession de dévouement aux grandes et saintes causes sur le sort desquelles est actuellement concentrée l'attention du monde catholique, donnerait sans doute, dans les circonstances où nous sommes, à quelques-uns des adversaires de nos idées une nouvelle occasion de nous lancer ces accusations d'exagération ou d'hypocrisie, dont ils ont l'habitude d'être si prodigieux vis-à-vis nous. Nous arroger la mission de défendre les vérités de l'ordre religieux, si ardemment combattues de notre temps, fournirait sans doute à d'autres le prétexte d'éclatantes réclamations contre ce qu'ils appelleraient une ingérence indue dans le domaine des matières qu'ils réservent exclusivement au clergé.

Sur chacun de ces points, la justification serait très facile. Il suffirait de reproduire les admirables réponses que firent, dans des circonstances analogues, les plus illustres polémistes de notre âge, et citer les jugements de l'autorité suprême en leur faveur. Mais afin d'éviter même la possibilité d'une polémique qui n'aurait pas d'objet, puisque la discussion des questions religieuses n'est pas le but immédiat que nous assignons à notre journal, nous nous contenterons de déclarer simplement que nous voulons faire, sous ce rapport, ce que demandent des journalistes laïques, le Pape Pie IX de Sainte Mémoire,

le grand Pontife Léon XIII glorieusement régnant, et nos conciles provinciaux.

Questions Politiques et Sociales

Les questions politiques, l'étude des problèmes sociaux sont essentiellement du domaine de la compétence laïque. Personne ne nous contestera cela. Dans cet ordre de choses, la constitution de notre pays, de même que les lois de l'Eglise à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, nous accordent, grâce à Dieu, une liberté d'action dont nous entendons bien user, tout en nous tenant, bien entendu, dans les strictes limites de la modération, de la prudence et de la discrétion qu'il convient d'apporter à la discussion des grands intérêts que nous aurons à défendre. Reconnaissons de suite que, même en ces matières, il ne nous est pas permis de perdre de vue que le but final, bien qu'indirect, de la société civile, c'est de faciliter la direction des âmes vers Dieu. C'est là une vérité qu'il ne peut être mal à propos de nous rappeler, aux débuts d'une œuvre comme la nôtre.

La poursuite de ce but primordial n'est cependant pas, il est à peine besoin de le répéter, l'objet immédiat de notre entreprise. Notre tâche est beaucoup plus modeste.

Le but que nous nous proposons, c'est en premier lieu, de contribuer à faire connaître, à propager et à défendre les principes qui *seuls* sont la base de l'ordre social, les *seuls*, par conséquent, qui puissent assurer le bonheur des peuples et le salut des sociétés; c'est, en deuxième lieu, de travailler, dans la mesure de nos forces, à faire en sorte que l'administration des affaires publiques de notre pays soit conduite suivant les lois de la justice et suivant les principes d'une saine économie politique.

PRINCIPES SOCIAUX

Or, s'il est vrai que certains principes, base de l'ordre social, source du bonheur des peuples et salut des sociétés, soient *les seuls* susceptibles de produire ces heureux résultats, nous n'avons pas de choix à faire. Il nous faut donc, bon gré mal gré, les adopter, puisqu'ils sont la seule voie qui conduise au but que nous voulons atteindre.

L'un de nos évêques, s'adressant, l'an dernier, à une assemblée d'illustres économistes Européens, parmi lesquels se trouvaient même des princes de l'Eglise, leur faisait cette remarque: "Dans sa divine mission, Notre Seigneur ne nous a pas enseigné seulement ce qui est nécessaire au salut des âmes; il y a ajouté tout ce qui est nécessaire au salut des sociétés."

Si cette proposition est vraie, et nous croyons qu'elle l'est, l'Eglise, seule dépositaire et interprète infallible des enseignements du Christ, possède, dans son enseignement, tout ce qui est nécessaire pour le salut des sociétés. Nous sommes donc assurés de trouver dans la doctrine de l'Eglise, le seul enseignement qui soit la base certaine d'une sage et bienfaisante politique. C'est donc chez elle qu'il faut aller chercher.

Cela donne tout de suite la valeur de cette prétention étrange qui con-

siste à chercher en dehors de l'enseignement chrétien les vraies notions de la politique. Cela donne également la valeur sociale de cette autre prétention qui consiste à dire que les principes religieux n'ont rien à faire avec la politique, prétention qui se faisait jour au milieu de nous, il n'y a pas longtemps.

"L'ordre social et politique ne devrait faire qu'un avec l'ordre religieux," écrivait M. Emile Keller en 1866. Des économistes non moins éminents et qui certes ne peuvent être suspects de cléricalisme, ont énoncé, sous une autre forme, la même vérité. L'illustre Monsieur Le Play, dans un temps même où il ne s'était pas encore rallié à la doctrine catholique, faisait néanmoins du décalogue la base de son système économique.

C'est ce dont le félicitait M. Luzati, lorsqu'il lui écrivait, en novembre 1881 :

"Vous ne mutiliez pas l'homme, comme se plaisait à le faire certains économistes qui considèrent seulement le penchant de l'intérêt personnel, et oublient les forces morales religieuses, les coutumes et les autres sentiments de gloire, de dignité et de sacrifice, qui constituent heureusement l'homme historique."

De son côté, le protestant Emile de Lavelay lui écrivait en décembre 1881 : "Vous avez admirablement indiqué les principes qui doivent présider aux recherches économiques : c'est, d'une part, la loi morale et, d'autre part, l'étude attentive des faits historiques et contemporains."

Enfin, M. Beaudrillard, membre de l'Institut de France, développait dernièrement la même vérité dans une étude remarquable publiée dans la dernière livraison de *La Réforme Sociale*, organe de l'école de la paix sociale, fondée par M. P. Le Play.

Ajoutons que l'humanité a aujourd'hui une expérience de six mille ans sur la valeur respective des divers principes sociaux.

Certes ! la raison humaine, avec ses théories..... et toutes ses pratiques sociales, a eu ample occasion de montrer son savoir faire. Durant ces milliers d'années, elle a eu libre carrière, facilités illimitées dans l'application de ses systèmes ! L'on sait à quoi elle a abouti.

Et lorsque le christianisme s'est levé sur le monde, toute la race humaine, qui pourtant avait alors à sa tête des rhéteurs brillants, des philosophes profonds, d'illustres hommes d'état, des économistes renommés, des poètes immortels, en était rendue au dernier degré de l'abjection et de la misère.

De la putréfaction avancée qui dévorait le corps social condamné à une mort inévitable et prochaine, le christianisme fit germer, grandir et prospérer la société chrétienne.

Bien aveugles ou bien ignorants sont ceux qui ne le voient pas : c'est, au point de vue social comme au point de vue religieux, la croix qui a sauvé le monde !

Que ressort-il de cela, si non cette vérité qui, pour tout chrétien, devrait être un axiome politique : pour faire le bonheur des peuples, pour assurer le salut des sociétés, il faut, avant tout et par-dessus tout, établir et maintenir, dans toute sa plénitude, la royauté sociale du Christ. Royauté entière, non discutée, non restreinte, couvrant la société civile de son égide, l'enveloppant tout entière de son influence vivifiante, la pénétrant de sa lumière, comme le soleil pénètre, réchauffe et illumine de ses rayons l'atmosphère qui nous entoure. Là et là seulement est le bonheur des peuples ! Là et là seulement est le salut des sociétés !

Or, ne nous faisons pas illusion : plus que jamais, au Canada comme ailleurs, la société civile a faim et soif de la vérité appliquée à l'ordre social et politique.

Le premier, le principal de nos devoirs de journaliste et d'homme politique sera donc de travailler, dans la mesure de nos forces, à la diffusion de ces vérités et à leur application dans notre politique, autant que les circonstances difficiles où nous sommes peuvent le permettre.

LES PARTIS POLITIQUES

Il convient que tout journal nouveau qui entend faire de la politique,

définisse bien sa position vis-à-vis les partis existants.

Or, les fondateurs de L'ETENDARD sont et ont toujours été conservateurs. Notre allégeance au grand parti commandé successivement par Lafontaine, Morin, Taché, Cartier et les chefs actuels, a été si constante que, depuis plus de vingt-cinq ans sans interruption, nous combattons sous ses drapeaux. Jamais nous n'avons douté sérieusement qu'il ne fût le parti national par excellence, le plus fidèle dépositaire des traditions de nos pères, le plus apte à propager et à faire triompher les vérités, les principes et les droits qui constituent la portion la plus précieuse de notre héritage.

Malgré des défaillances qui, par intervalles, ont doulousement marqué sa marche, nous croyons que, dans l'ensemble de sa politique, il n'a pas failli à sa mission. Que de grandes choses n'a-t-il pas accomplies ! N'est-ce pas lui qui a fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui et qui a préparé de glorieuses destinées à la patrie canadienne ?

Cette mission, elle porte sur trois objets principaux qu'il a réalisés et qui se dégagent nettement du tableau de son histoire, comme trois œuvres colossales. Elle consistait :

1^o A établir et conserver, avec la métropole, des relations harmonieuses accordant au sujet canadien une somme suffisante de franchises et de libertés politiques ; à conserver nos droits nationaux et religieux, tout en maintenant l'allégeance à l'autorité Britannique ; à créer, entre les différentes races qui se partagent la vallée du Saint-Laurent, des rapports amicaux ; à assurer les droits et les prérogatives de chacune, de manière à maintenir la paix entre elles.

2^o A développer les immenses ressources de tout le territoire canadien et à préparer à notre beau pays la gloire d'être, dans l'avenir, l'un des plus grands empires du monde.

3^o A protéger le Canada, à la fois contre les pernicieuses erreurs qui menacent de ruiner la vieille patrie française et contre le fanatisme de sectaire qui, tant de fois, a bouleversé l'Etat Anglais et ensanglanté la malheureuse Irlande.

Ce sont ces traditions que L'ETENDARD entend suivre, et c'est l'œuvre à laquelle il se dévoue.

Ces trois grands objets, le parti conservateur a travaillé plus ou moins efficacement à les atteindre, suivant qu'il a été plus ou moins fidèle à ses principes.

En face de ce grand parti, s'est posé, comme son ennemi systématique, le parti libéral divisé en deux partis bien distincts : le parti gris Haut-Canadien : le parti libéral rouge du Bas-Canada.

Le parti libéral du Bas-Canada, celui dont nous devons surtout nous occuper, s'est arrogé une mission bien définie : celle de faire prévaloir, sous le nom de libéralisme et de progrès moderne, avec les étiquettes de *liberté, égalité, fraternité, etc.*, tout le bagage des idées modernes qui aujourd'hui font merveille en France. Rendons cependant cette justice à un grand nombre de ceux qui se sont joints à ce parti sur des questions d'administration seulement, qu'ils n'ont jamais professé les erreurs dangereuses en matières sociales et religieuses que les libéraux de France ont réussi à faire prévaloir. Chez d'autres, l'on peut retrouver les mêmes tendances, il est vrai, mais beaucoup moins accentuées.

Le parti conservateur Bas-Canadien a tiré toute sa force, tout son prestige, de la guerre plus ou moins efficace, plus ou moins dévouement, plus ou moins sincère qu'il a faite à ce libéralisme, en ce sens qu'il a été fort et glorieux lorsqu'il a combattu carrément et sans arrière-pensée, et qu'il a subi de fâcheuses éclipses lorsqu'il a voulu, faire avec lui d'indignes compromis, au mépris de ses doctrines et de ses traditions.

Bien souvent les intérêts personnels, les froissements de l'orgueil propre et ce qui pis est, de sordides appetits, d'ignobles ambitions, ont fait transigrer d'un parti à l'autre une foule de gens qui, respectivement, y ont apporté leur pauvreté de sentiments honorables et les haillons de principes qui couvraient à peine leurs nudités morales. Il s'en est

suivi une altération notable des principes dans les deux camps, notamment dans le camp conservateur.

Il est singulier que l'on ne veuille pas comprendre cette vérité, que les convictions ne s'improvisent pas. Avoir tels principes ou tels autres, ce n'est pas une affaire de convention. Comment voulez-vous que tout-à-coup, sans transition, sans un miracle semblable à celui du chemin de Damas, un homme saturé de libéralisme, qui, 20 ans durant, s'est nourri de toutes les productions libérales, qui a tout étudié, tout apprécié, tout jugé au point de vue libéral, devienne en un instant conservateur sincère et convaincu, parce qu'on lui aura offert un emploi public, une élection par acclamation ou même un portefeuille ? Que tout à coup il trouve beau, bon, honnête, honorable, ce que l'instant d'avant il trouvait malhonnête, monstrueux, ignoble ; qu'au lendemain il loue comme patriotique une politique que la veille, il appelait un abîme d'iniquité ?.....

Il est de ces changements de parti politique qui ont eu pour mobile les motifs les plus honorables, nous nous plaignons à le reconnaître. Quelque fois même, il a fallu de l'héroïsme patriotique pour s'y prêter. Mais en somme, ces conversions honorables forment l'exception.

De l'écume libérale que le flot politique nous a apportée des rangs ennemis, et des apostasies religieuses et morales qui se sont perpétrées dans nos rangs, est née une coterie sans foi politique, qui aujourd'hui cherche à tout monopoliser et à s'installer maîtresse chez nous.

La grande question politique du jour, celle qui doit primer toutes les autres, à notre avis, c'est celle de savoir si le parti conservateur va achever de se livrer définitivement à cette influence malsaine. La parole est à ses chefs.....

Nous ne voulons rien préjuger, mais il est de fait que, en matière de politique provinciale, nombre d'accusations du caractère le plus grave sont restées sans réponses, malgré qu'une foule de circonstances leur donne de la vraisemblance. On n'a pas même tenté une réfutation. Si nos députés locaux, eux, trouvent péremptoire l'argument, le seul de fait qui soit mis en avant, que certaines transactions plus que suspectes, qui ruinent la province, ont déjà reçu l'approbation de leur vote ; que condamner ces transactions maintenant que le jour s'est fait sur leur valeur morale, serait se déjuger, se condamner eux-mêmes, nous croyons, nous, que le public intelligent ne se contentera pas de ce raisonnement. Se rendre sciemment complice d'une fraude en l'approuvant, ne saurait justifier ni même excuser de s'être aveuglément laissé duper. Il faut que ces affaires soient tirées au clair. Il faut que ces transactions soient condamnées ou justifiées.

La parole est à nos députés..... Jusqu'à ce qu'ils aient dissipé nos appréhensions, chefs et députés ne trouveront pas mauvais sans doute que nous fassions nos réserves. Ils ont la parole. Après eux, et simultanément avec eux, nous entendons bien l'avoir aussi nous.

Et avant peu, car le temps passe vite, trois années sont bientôt écoulées, la parole sera aux électeurs de toute la province.

Le parti avant tout ? dira-t-on..... — Il faut être patriote avant d'être partisan. Conservateur avant tout ?... Il faut être honnête homme avant d'être conservateur.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil du côté de la capitale fédérale, nous aurons la satisfaction de constater que la politique conservatrice n'y présente pas un aspect aussi inquiétant. On n'y a pas, heureusement rompu avec les traditions conservatrices. Cependant, il faut bien le reconnaître, le virus de la maladie purulente, dont nous sommes si malades à Québec, est inoculé là aussi.

D'un autre côté, il s'y prépare de graves problèmes sociaux et patriotiques, à l'étude desquels L'ETENDARD donnera une attention toute particulière.

L'indépendance de la Presse.

Signalons en terminant une dernière raison, la plus urgente peut-être de celles qui rendent nécessaire la fondation de ce journal.

Il se manifeste, depuis quelque temps, au Canada, comme en France et aux Etats-Unis, un fait alarmant : C'est la tendance qu'ont les spéculateurs politiques et les puissantes compagnies à s'emparer de la presse et à en faire leur instrument servile, dans leurs opérations contre le trésor public ou le domaine de l'Etat.

Qu'un ministre ait son organe, pour plaider sans cesse sa cause, devant un public auprès duquel il est sans cesse accusé ; pour faire valoir ses vues, défendre ses actes d'administration, passe ! Que même ces puissants agitateurs aient leurs journaux, leurs organes grassement subventionnés, c'est leur affaire. Qu'avec le journal, ils achètent quelquefois le journaliste, c'est encore un peu exclusivement leur affaire.

Mais que ces feuilles vénales, devenues d'aveugles instruments entre les mains d'hommes capables de tout ôser, se donnent comme indépendantes et entendent diriger l'opinion publique, de manière à faire tomber l'argent public dans les goussets de leurs maîtres ; que, sous prétexte de les éclairer, elles trompent systématiquement leurs concitoyens ; qu'elles donnent, comme le résultat de la conviction, comme l'inspiration du patriotisme, ce qui n'est qu'une opinion de convention payée au poids de l'or, c'est affreux, c'est ignoble...

Et pourtant, l'on ne se gêne pas de répéter que telle est la position d'une partie de la presse en cette province. L'on dit et l'on répète que tel ou tel journal est vendu à tel ou tel spéculateur. Pas un mot de dénégation de la part des journaux indiqués nommément ne vient démentir ces persistantes rumeurs.

Que faut-il penser de tout cela ? Depuis vingt ans, la guerre s'est faite en grand, dans les Etats Européens, plus peut-être par l'achat des journaux qu'au moyen des épais bataillons et des canons Krupp.

Tout le monde se rappelle avec quelle étrange stupeur les Français apprirent, au moyen d'une enquête officielle faite au lendemain de la désastreuse guerre prussienne, que Bismark avait préparé son triomphe au moyen de plusieurs des grands journaux parisiens, ses reptiles, comme on les appelait, achetés et subventionnés par lui des années avant la guerre. Ces feuilles outrecuidantes entre les plus arrogantes des organes de la libre pensée, avaient, en écrasant le parti catholique, en ruinant le pouvoir temporel, en discréditant les honnêtes gens et en accablant la canaille, préparé l'écrasement de la France...

La Province de Québec, ne vient-elle pas, elle aussi, d'avoir un de ces terribles révéils ? et certains magnats de la finance, qui spéculent actuellement sur le Trésor public, n'ont-ils pas, eux aussi, leurs reptiles ?

Quoiqu'il en soit, le malaise est à son comble.

Le public croit aujourd'hui que plusieurs journaux, autrefois ses guides naturels, n'écrivent plus maintenant que dans des intérêts de coteries. Il demande des journaux indépendants, véridiques, conduits par des hommes désintéressés de toutes ces questions plus ou moins compromettantes.

C'est ce qui nous a décidé à répondre au puissant appel de nos amis, à entreprendre la fondation d'un journal véritablement indépendant de toutes ces influences néfastes et mis en position de pouvoir dire la vérité envers et contre tout.

La direction de la rédaction :

F. X. A. TRUDEL.

Montréal, 18 Jan. 1883.

Ce que devra être "L'Etendard."

La collaboration de L'ETENDARD est nombreuse et comprend plusieurs de nos meilleurs écrivains de Montréal, Québec, Ottawa, Trois-Rivières et autres centres canadiens. Nous avons également des collaborateurs distingués à Rome, à Paris, et dans quatre des principales villes de France, à Londres, en Autriche, et aux Etats-Unis.

Nous nous proposons de rendre notre journal non seulement instructif et intéressant, mais même le plus attrayant possible. Les études sé-

rieuses que nous nous proposons d'y faire n'excluront aucunement tout ce qui sera nécessaire pour répondre aux goûts et au caractère de nos concitoyens de langue française.

Le Canadien Français, né *Gaulois*, "aime" comme le chantait feu Sir George Cartier, "à rire et à s'égayer." C'est un besoin de sa nature.

Nous saurons cueillir, dans les nombreuses publications que nous recevons de France, la fine fleur de la gaieté française, pour en égayer les Français d'Amérique.

Des chroniqueurs aimables et de spirituels causeurs, à la plume finement taillée, ont bien voulu nous offrir leur concours. C'est de tout cœur et avec le sentiment de la plus vive reconnaissance que nous leur ouvrons nos colonnes. Nous les connaissons assez pour pouvoir assurer d'avance nos lecteurs qu'ils sauront les instruire en les amusant.

QUESTIONS D'INTERET PUBLIC, RAPPORTS SPECIAUX, LES NOUVELLES, LA TELEGRAPHIE, &c.

Le personnel que nous avons attaché à la rédaction de L'ETENDARD nous permettra de ne négliger aucun des sujets qui puissent intéresser le public. Toutes les questions de quelque importance seront traitées et appréciées d'après leur mérite, non seulement de manière à tenir nos lecteurs au courant de ces questions, mais aussi de manière à les mettre en état de fournir, sur chacune d'elles un jugement raisonné.

LA POLITIQUE.

La politique fédérale et locale sera, de notre part, l'objet des études les plus sérieuses. Elle sera traitée avec esprit de justice et une grande impartialité.

Le public sait que si par conviction, nous avons servi les intérêts d'un parti politique avec un inaltérable dévouement, aucun lien d'intérêt personnel ne nous rattache à ce parti. Nous croyons donc être dans les meilleures conditions possibles pour traiter les hommes et les partis politiques avec la plus stricte et la plus impartiale justice.

Les rapports les plus complets des débats de la législature locale, de même que ceux de la législature fédérale seront donnés régulièrement.

LES ETUDES SOCIALES ET ECONOMIQUES.

Jusqu'à présent, l'on a paru croire qu'il n'y avait nullement lieu, au Canada, d'étudier les questions sociales. Les efforts faits, de temps à autre, par quelques esprits éclairés, pour attirer l'attention du public sur la nécessité des études sociales n'ont guère rencontré que des incrédules, quant ils n'ont pas attiré sur leurs auteurs le ridicule et les sarcasmes.

Et pourtant, si les questions sociales ne se posent pas ici avec une aussi implacable urgence qu'en Europe, elles se dessinent néanmoins d'une manière assez précise.

LES QUESTIONS OUVRIÈRES.

Les questions ouvrières, les plus urgentes parmi les questions sociales, commencent pourtant à s'imposer sérieusement à notre attention.

Il n'y a que quelques jours, le premier Pasteur de ce diocèse croyait devoir signaler aux fidèles le fléau des grèves qui se multiplient chez nous. Ce vénérable document, preuve frappante de la constante sollicitude avec laquelle l'Eglise veille sur la société, révèle en même temps un état social alarmant. Les grèves sont la lutte du travail contre le capital, la guerre entre le patron et l'ouvrier. Et pourtant, leurs intérêts bien compris sont identiques. Dans l'état normal d'une société chrétienne, les rapports de l'ouvrier avec le patron devraient être ceux du fils avec son père. Ne nous imaginons pas que ces grèves soient accidentelles. Elles se renouvellent régulièrement et à intervalles périodiques. Il faut en étudier les causes. Bien connaître la source de ces grandes maladies sociales, c'est le seul moyen de les guérir comme dans la médecine, la première chose à faire, sur le corps social, c'est la diagnostiquer.

AGRICULTURE, COLONISATION, ETC.

Les grands intérêts de l'agriculture, de la colonisation, du commerce et

de l'industrie, seront l'objet de notre constante sollicitude.

Au Canada, pays si profondément atteint de la plaie de l'émigration, la sauvegarde de ces intérêts majeurs n'est pas seulement une nécessité de l'ordre matériel, c'est un besoin national. Pour nous, il ne faut pas seulement coloniser, cultiver, commercer, fabriquer pour acquérir la richesse, il nous faut le faire pour répondre à notre mission comme peuple. Ou nous saurons nous emparer du sol, convertir nos terres en champs fertiles, nous faire une place honorable dans le commerce, transformer en objets utiles, la matière première que nous fournit si abondamment les richesses inépuisables de notre pays : ou bien nous resterons pauvres, sans influence, nous serons bientôt absorbés, dominés absolument par les autres races qui nous entourent. Sachons donc par l'étude, l'observation un travail infatigable et intelligent, lutter avec une pacifique émulation contre nos concitoyens des races différentes de la nôtre ! Sachons être au moins leurs égaux dans toutes les branches. Sachons prendre une place honorable au soleil, sur cet libre terre du Canada découverte par nos ancêtres. Sachons assurer à nos fils notre part légitime de ce sol auquel nous avons tant de titres. L'un des moyens les plus efficaces que nous ayons de servir à la fois tous ces grands intérêts et de faire une œuvre nationale par excellence, c'est le repatriement. Nos Canadiens des Etats-Unis nous apporteraient certaines connaissances industrielles qui nous manquent, tout en peuplant notre vaste territoire.

L'importance géographique du Canada et ses merveilleuses ressources de toutes sortes, ont été, pour notre époque une intéressante révélation. Il y a 20 ans, c'est à peine si nous avions nous mêmes une vague idée de nos richesses territoriales, et pour l'Europe, notre pays ne présentait guère d'autre intérêt que celui créé par les légendes de nos trappeurs Canadiens. Bien petit était le nombre de ceux qui, en France, regrettaient les quelques arpents de forêts et de glaces que notre vieille mère patrie avait, au déclin d'une gloire dix fois séculaire, abandonnés au génie dominateur de la Grande Bretagne.

Mais depuis 1867, l'organisation des possessions Britanniques Américaines en un second empire du Nord, presque aussi vaste que celui de la Russie, a concentré sur nous l'attention de tout l'univers civilisé.

Avec notre patrimoine national borné par trois Océans ; avec nos forêts admirables, nos grands lacs, nos fleuves géants et leur vallées fertiles, nos richesses minières de toutes sortes, nos gigantesques pouvoirs d'eau, nos inépuisables pêcheries, nos millions de milles carrés de prairies, futurs greniers de l'Univers, nos ports de mer s'ouvrant sur toutes les grandes voies de navigation que parcourt le genre humain, nous sommes, à l'unanimité des voix, proclamés l'un des plus grands pays de l'avenir. L'un sait maintenant quel champ immense le Canada offre à l'agriculture, au commerce, à la navigation, aux arts et à l'industrie. Et de toutes les parties du monde, accourent des centaines de pionniers, anxieux de se tailler à même notre immense territoire de riches domaines pour eux et de précieux héritages pour leurs enfants.

Lorsque tous les peuples de l'Univers sont par nous conviés à venir se partager le sol canadien, il est tout naturel encore une fois pour nous les premiers nés de la patrie canadienne, de nous demander un peu quelle part y auront nos enfants.

Or, le lien fédéral, en rapprochant les provinces de la confédération, a permis à cent groupes français s'ignorant mutuellement, de nouer de nouvelles relations.

Et voilà que maintenant les fils de ces intrépides découvreurs qui ont les premiers ouvert le Nouveau Monde à la civilisation forment, de l'Atlantique aux Montagnes-Rocheuses, une chaîne vivante d'établissements marquant, à-travers tout le continent, les sentiers bénis par où la croix de la civilisation chrétienne a sillonné d'abord le continent américain.

Ces divers groupes ont droit, de notre part, non-seulement à toute notre sympathie, mais encore à l'aide la plus efficace.

Des hommes d'Etat éminents, parlant officiellement au nom de notre très-gracieuse Souveraine, ont fait ressortir dans des discours restés célèbres, les immenses avantages qui résulteront pour le Canada de cette émulation pacifique qui naît du contact de deux races différentes, luttant toutes deux pour remporter le prix dans la voie des conquêtes de l'intelligence et des services à rendre à leur commune patrie.

C'est donc faire une œuvre éminemment nationale et patriotique à tous les points de vue, que de travailler à l'avancement, de notre race dans toutes les provinces de la confédération. C'est ce que les fondateurs de L'ETENDARD se proposent de faire, avec une constante sollicitude.

NOS RELATIONS AVEC L'EUROPE.

Depuis 1860, se sont renouées les liens si chers qui unissaient autrefois le Canada à notre vieille mère patrie. Ce précieux résultat, nous le devons d'abord à nos Zouaves Pontificaux.

Ce sont eux qui nous ont révélé à l'Europe ; ce sont eux encore qui en allant former ces liaisons si intimes avec les plus nobles enfants de la vieille France, ont cimenté pour toujours cette nouvelle union avec la vieille mère patrie. Ces nouvelles relations sont des plus importantes. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'elles offriraient un grand danger si c'était surtout avec les portions gangrenées du corps social français que nous ferions alliance.

Nous devons donc travailler à donner à ce rapprochement une bonne et saine direction.

Et ce n'est plus seulement en France que l'on s'occupe du Canada avec une aussi affectueuse sollicitude. Notre province surtout s'est révélée à tous les catholiques de l'univers avec une figure si sympathique, que tous nous portent le plus grand intérêt. Le célèbre Congrès Catholique de Québec a été une solennelle occasion où ces sympathies se sont révélées sur tous les points du globe, de la manière la plus éclatante.

NOS PATRONS ET COLLABORATEURS EUROPEENS.

L'ETENDARD à la bonne fortune de compter des amis dévoués dans presque tous les grands pays de l'Europe. En France surtout des hommes illustres tant par la naissance que par le talent et l'éclat des services qu'ils ont rendus à l'Eglise et à la société, ont bien voulu se constituer les patrons de notre œuvre, et organiser à son bénéfice une collaboration qui va nous être d'un très grand secours.

Grâce à leur précieux concours nous allons pouvoir nous faire une spécialité de faire connaître régulièrement le mouvement social et religieux en Europe et dans tous les pays du monde. Or, pour mettre nos lecteurs parfaitement en état de suivre ce mouvement avec plus d'intérêt, nous publierons d'abord, sur chaque pays, une étude exposant succinctement son état social et religieux actuel, et les principales questions qui y occupent l'opinion publique. Simultanément avec ces études et alternant avec elles, nous donnerons la biographie des principaux acteurs dans le grand mouvement social du jour.

A la tête de ces grands défenseurs du catholicisme se place de droit la grande personnalité du Pontife Auguste qui gouverne l'Eglise. Nous allons commencer notre galerie biographique par celle de l'immortel Léon XIII glorieusement régnant.

Nous nous fussions occupés, en premier lieu, de la France et de l'Angleterre, si des travaux que nous attendons, eussent été prêts. Cependant, le public du Canada ne sera pas déçu, en apprenant que la première étude que nous reproduirons sera sur l'Autriche.

L'empire des Habsbourg est le seul des anciens grands empires catholiques que la révolution n'ait pas réussi à bouleverser complètement. Il sera sans doute très-intéressant pour nous de lire une appréciation de questions sociales autrichiennes, faite par l'un des hommes les plus distingués de l'empire d'Autriche, M. le comte F. Kuefstein, l'un des hauts dignitaires de l'empire.

La politique d'une mère de famille

XII

Je suis convaincue, aimables lectrices, que vous m'avez trouvée maussade jusqu'à présent avec mes morales. Je veux aujourd'hui, me montrer aimable, en vous racontant les incidents d'un parti de sucre auquel j'ai assisté cette semaine. Ce n'était pas sans désir que je voyais arriver le jour pour lequel j'avais été invitée, quoique ce soit toute une affaire de se déranger, de laisser sa maison, son *home, sweet home*, pour aller à travers côtes et vallons, chercher quelques instants de délaissement. Les réminiscences de ces naïves joies de l'enfance, restées si vives en ma mémoire, m'attiraient puissamment à me rendre aux sollicitations d'une de mes anciennes compagnes de convent, mariée avec un brave cultivateur, Monsieur L... Peu habituée à sortir, la prévision des fatigues et des sacrifices inséparables d'une telle excursion, me fit balancer. On dit que la manière de connaître son défaut dominant, mignon ; c'est de le mettre en contradiction avec d'autres.

Je constate avec consolation que le mien n'est pas la paresse, car malgré que j'entrevisse bien des fatigues, l'amour du plaisir l'emporta.

Mais *honnêteté soit qui mal y pense*, l'amour du plaisir de revoir une bonne amie, que je n'avais revue depuis trente ans, qu'à de rares intervalles, comme se revoient les hirondelles, hélas ! qui, au sortir du nid soyeux, s'élançant dans l'espace au gré du vent.

Les uns deviennent les victimes du chasseur sans pitié, les autres sont surprises au tribuchet perfide ; quelques uns fuyant les autans, traversent les mers et voyagent loin, bien loin, sans revenir ; d'autres retournent au berceau qui les a vues naître, pour y rencontrer leurs compagnes d'enfance, et échauffer le nid froid de leurs amours nouvelles.

Avec quel bonheur j'allais revoir, chez elle cette douce Marie-Anne H..., mère de plusieurs enfants. Il faut pourtant que je vous le dise pour ma punition, la curiosité y fut pour quelque chose. J'étais anxieuse de constater comment pouvait vivre heureuse une jeune fille d'un marchand à l'aïe, élevée délicatement, au convent des Dames du Sacré-Cœur, alors qu'elles étaient dans la bâtisse du bon Révérend M. Paré, à St-Jacques de l'Achigan, sous le Supériorat de Madame Bathilde Sallion, et qui avait partagé le sort d'un cultivateur exclusivement adonné aux travaux des champs. Je la voyais encore avec son air distingué, dans sa robe noire ou blanche, et sous son voile en bobinet uni et mon imagination me la montrait sous le costume de paysanne, avec jupe de droguet et mantelet d'indienne. C'était une inquiétude de savoir si je pourrais assez m'étudier pour ne lui pas faire sentir la différence de nos conditions.

Nous partîmes donc, mon mari et moi, par un beau matin, avant le dégel parce que les chemins étaient défoncés, pour nous rendre en la paroisse de L... Nous aurions pu y aller par chemin de fer, mais je voulais boire à pleine coupe les délices des anciens voyages, qu'on ne retrouve que dans une cariole bien entourée et garnie de chaudes fourrures.

Ne me parlez pas, à moins d'être dévoré par la soif des affaires, de se faire trimbalier, comme des colis, par cette machine rampante qui a forme de dragon, à la crinière en fumée, son agilité de panthère, sa gueule enflammée, sa longue queue ondulante, son vorace appétit, ses sifflements aigus, me font regarder sa mission avec effroi. Fasse le Ciel que ces instincts de dévorer l'espace, de rapprocher les distances, de centraliser les peuples, se régularisent sous le pied civilisateur de la religion, qui changera à bien ces penchants si gros de tempêtes pour les campagnes et leurs habitants. Encore une fois il n'y a que les fiévreux d'affaires qui duissent avoir besoin de ces douches de voir rien de ce qui plaît à l'œil et sourit à l'âme.

Nous avions loué du populaire M. Dumaine, une voiture à deux che-

vaux, s'il vous plaît, conduits par un cocher tout de noir habillé.

Inutile de vous dire que nous visions un peu à l'effet que laisse un équipage de la ville à travers la campagne. Robe d'ours gris derrière et devant, robe d'ours noir, pour nous couvrir, deux beaux chevaux rouges bien enharnachés, vous voyez d'ici qu'on ne faisait pas pitié. On peut le dire, comme le locuteur nous l'avait dit en nous embarquant, nous étions hier gréyiés. Quelle jouissance j'éprouvais de respirer à plein poulmons cet air frais du matin, que les flots du soleil levant tempéraient de son haleine empourprée ! tout me ravissait et la neige bouleversée en cristaux variés, les taches d'herbe qui souriait au printemps, et les petits des vaches qui y sautaient joyeux, et les chevaux aux portes des granges, et les morceaux de bois de longueur mâtés sur les remises, et les mulons de paille près de l'étable, et les balises affaissées par la fonte et qui marque encore le chemin dans les prés, et le ruisseau qui déborde dans la savane, et le corbeau qui, posé sur les débris de la route, s'envole à notre approche et se perche sur le piquet de la clôture défective ; et les brins de foin tombés du voyage qui s'en va ; et les pailles qui dénotent qu'on vient de verser dans ce fossé où la neige est foulée et les perches penchées ; et l'ombre des chevaux qui trottent sur la route ; et les chiens qui aboient sur le tas de copeaux ; et les enfants qui courent donner l'éveil et s'embusquent derrière les chassis ; et le rossignol qui roule dans son gosier argentin le limpide refrain du retour du printemps ; et les petits agneaux qui s'aventurent sur la neige adoucie. Le cœur me battait en revoyant toutes ces choses que je n'avais jamais tant appréciées ; et à la pensée surtout de revoir mon amie qu'une franche amitié avait gardé dans mon souvenir plus fidèlement que l'aurait fait l'amour qui s'envole si vite au souffle de l'absence.

Après une course de six milles à l'heure nous arrivons dans un rang de maisons, la plupart blanchies à la chaux, rang qu'on nous avait indiqué dans la paroisse de L... On nous désigna dans le rang comme la demeure de monsieur L... une maison un peu éloignée du chemin du roi à laquelle conduisait une avenue de pins verdoyants. Cette maison en bois à un étage et mansardes au lambrisage blanc, à la couverture et aux lucarnes noires, faisait, avec ses deux cheminées fumantes et ses jalousies vertes, un effet magique à travers un bouquet de sapins qui l'environnait. J'aurais deviné que c'était la résidence de mon amie, tant son air coquet, les plantations et l'ordre qui régnait autour, dénotaient qu'une personne de goût et d'éducation avait présidé au choix du site et de l'ornementation. Et l'amitié a aussi sa voix secrète qui indique.

Nous arrivâmes un peu vite à la porte principale de la maison. C'est l'habitude des cochers, et j'avoue que c'est un coup de théâtre à grand effet, surtout avec deux chevaux.

Le premier qui nous accueillit fut un matin superbe qui n'attendait pas laisser surprendre ses maîtres, même par des gens de haute volée.

Aussi nous signifia-t-il qu'il était dans leur domaine, et semblait nous demander à quel titre nous arrivions au castel. Il faut le dire, il comprit vite le mot d'ordre qui est toujours le même chez le seigneur du manoir : c'est amitié.

Aussitôt arrêté à la porte, deux beaux garçons, en livrée de pure étoffe du pays, vinrent ouvrir la portière, et bientôt arriva mon amie, ma chère Marie-Anne, suivie de son mari, trop contente pour attendre qu'on débarquât. En une minute elle était à mon côté. Ils nous aidèrent à sortir des fourrures et je fus enlevée, c'est le mot. C'est ainsi qu'à la campagne on traduit le plaisir de recevoir quelqu'un qu'on aime. Quand ce sont des gens indifférents, on fait comme à la ville, on laisse frapper et l'on envoie ouvrir.

Et des questions ! As-tu froid ? Trouves-tu la place jolie ? A que l'heure êtes-vous partis ? Les chemins sont-ils beaux ?

Et puis arrivent de jolies grandes filles qui s'emparent, l'une de mon manteau, l'autre de mon chapeau.

Ce sont mes filles, me dit mon amie, avec un secret orgueil : Batilde, Joséphine et Marie.

Et de belles, je vous en réponds, lectrices, aux contours remarquablement bien faits, à la taille svelte que faisait admirablement bien ressortir une tunique de flanelle gris foncé, avec tablier de toile blanche.

Leurs cheveux uniment peignés en tresses, encadraient une figure brunie, qui démontrait une santé florissante. Un air de candide timidité répandait sur leurs joues un vermeil qui indiquait que le cœur n'était pas enchaîné, puisqu'un poète a dit que : "toute femme qui aime doit être pâle, c'est la seule couleur qui convienne quand le cœur est pris." Je ne savais qui admirer, ou de mon ancienne amie, ou de ses filles, dont une surtout, me représentait d'un trait tout le tableau de mes années de convent.

L'âge en effleurant les traits de la mère y avait déposé des traces sensibles, mais on n'aurait certes pas dit qu'elle était mère de dix enfants, parmi lesquels les deux grands garçons que j'avais vus à la porte, une fille religieuse, un garçon prêtre et trois au collège.

Avec quel plaisir j'embrassai tous les enfants présents ! Je regrettais vraiment de n'avoir emmené quelques-uns des miens pour leur faire apprécier cette famille où l'on respire la santé, le bonheur. Aussi ai-je eu des reproches de cette faute que je réparerai bientôt.

Nous nous assîmes autour d'un gros poêle à fourneau que des quartiers de mérisiers rendirent bienfaisant, la conversation roula sur dix sujets à la fois, évoquant les souvenirs du passé. Inutile de dire qu'il y eut peu de place pour les réparties des maris. Les jeunes filles s'occupaient du dîner qui ne tarda pas à être apporté sur une table couverte d'une nappe de fin lin et de serviettes de toile blanche, produit de la ferme et fabriquées à la maison. Le menu d'un service unique était d'un choix et surtout d'un apprêt qui l'emporte sur nos cuisines de ville et par la pureté des mets, et par le procédé bourgeois qui, on à beau dire, est supérieur à nos sauces longues et à nos bouillons clairs.

Je défie les cuisinières du cordon bleu d'apprêter aussi bien que j'en ai vu pendant les deux jours que j'ai passés là, un dindon à la broche, un cochon rôti au four, une poule à la sauce blanche, des tartes feuilletées, etc. Et c'est le miel, le sirop, la crème, et le lait et le beurre frais, de la ferme que nous n'avons à la ville que frelatés ou du moins vieilliss et évanés.

Nous nous mîmes à table avec grand appétit, non sans avoir demandé à Dieu de bénir la nourriture que nous allions prendre. C'est une habitude qui se perd à la ville et qui se conserve à la campagne où l'homme des champs constate de plus prêt que tout vient de celui qui envoie le vent et la pluie et qui mûrit les moissons et fait pousser les herbes.

Le dîner se passa gaiement, au milieu des souhaits les plus tendres et des santés les plus sincèrement portées et les plus délicatement arrosées d'un petit vin de raisin indigène, dont j'ai pris la recette et que je vous ferai connaître un de ces jours, ne fut-ce que pour vous prouver que l'industrie domestique peut offrir au cultivateur toutes les jouissances qu'on apporte des pays étrangers à grands frais.

L'après midi se passa à visiter la maison, de la cave au grenier et jusque dans les garde-robes remplies de flanelle, d'étoffes, de toile dont j'apporte une nappe que je mettrai les jours de gala, et tous les meubles simples mais solides, sont de bois canadiens, érable piqué, plaine onnée, frêne, orme, chêne dont l'aspect me fait regretter que nos ébénistes ne s'efforcent pas à les introduire dans le commerce.

Quoi qu'il en soit j'ai pris la résolution de me faire faire une garniture de salon en érable piqué, couverte en crin, avec quelques ornements historiques et je vous inviterai à venir me décerner le premier prix de bon goût, hormis que mon indiscrétion vous en fasse recommander un avant moi.

Après la visite de la maison vint celle des hangars abondants en grain

et en farine, les écuries remplies de beaux arimaux, des ruches munies de beaux paniers. Je n'en finirais pas à faire un inventaire à la conclusion de laquelle je passe en affirmant que personne n'est heureux comme une famille de cultivateur, ne dépendant que de Dieu qui accorde toujours au travail, prière réparatrice dictée par lui.

Le soir après un souper ragoutant nous fîmes la partie de dix traditionnelle, après quoi la prière en commun termina cette heureuse journée qui me fit plus que jamais comprendre que la vraie politesse du cœur; que l'éducation que l'on reçoit dans nos couvents prépare la femme à toutes les conditions, puisqu'elle cultive le cœur et qu'une femme ainsi élevée réussit à tout; que le bonheur git dans l'accomplissement du devoir. Je m'endormis le soir avec ces pensées qui me révélaient tout un monde que je me propose de détailler aux lectrices de *l'Etendard*, après avoir raconté la scène de la sucrerie, narration que je remets à samedi prochain. Et pour vous prouver combien j'étais charmée de mon voyage, je dois vous faire part d'une petite poésie que j'ai commise; j'allais dire qu'il m'a inspirée; j'aurais bien voulu la soumettre à monsieur Martin, lui qui tourne si bien le sonnet. Mais la crainte de mettre sa discrétion à l'épreuve me fait la risquer tout de même:

Vous tous qui du bonheur poursuivez le
Et vous êtes nombreux: c'est le besoin du
Venez naïvement cueillir sous l'arbre
L'arrose aux segments gris, qui signifie:
De l'emblème muet, n'aimez-vous le lan-
Écoutez l'oreille au chant de la félicité;
Et voyez du buisson son doux nid abrité.

N'avez-vous pas compris que la verte char-
Renferme de la paix le tableau enchanteur?
Voyez du labourneur l'humble et sainte
Dans la simplicité contemplez le bonheur!

LISETTE.

INFORMATIONS

En France, mille neuf cents prêtres sont actuellement privés de leur traitement, pour avoir préféré obéir à Dieu plutôt qu'à la République. Honneur à eux!

M. Auguste Fortin, élève diplômé de l'école d'agriculture de Ste Anne de Lapocatière, a été nommé par le gouvernement, conférencier pour les deux comtés de Chicoutimi et Saguenay.

L'on se fera une idée de l'immensité du commerce des bestiaux au Texas, si l'on considère qu'il a fallu 215 convois de chemin de fer pour transporter un seul troupeau, de Milhern à Wichita Falls.

Samedi matin deux hommes ont été trouvés couchés le long de la voie du chemin de fer à Arden. L'un d'eux nommé McGovern, de Montréal était ivre. Le défunt tenait une cruche de whiskey dans une main.

Il paraît que le procès de Mann, le meurtrier de la famille Cooke, n'aura pas lieu à l'Original, mardi prochain, comme on s'y attendait, à cause de l'état de faiblesse dans lequel se trouvent les survivants de cette famille.

Québec vient de voir naître en ses murs un nouveau journal: *La Presse*.

Il se déclare indépendant. Sa publication sera quotidienne. Il a adopté le format du *Canadien*. Nous souhaitons la bienvenue au nouveau confrère.

Le commissaire du Revenu de l'Intérieur, Washington, fait rapport qu'à partir du 1er juillet 1876 au 1er mars 1883, 6,731 alambics illicites ont été saisis aux Etats-Unis, 8,620 personnes ont été arrêtées, 22 officiers du Revenu ont été tués et 56 blessés, pendant l'exercice de leurs fonctions.

Un mécanicien allemand vient d'inventer un moyen infaillible contre les voleurs avec effraction.

Son engin, adapté aux coffres-forts ou autres meubles renfermant de l'argent ou des objets précieux, non seulement produit une sonnerie infernale dès qu'on y touche, mais encore projette un jet de lumière électrique à l'aide duquel un appareil photographique prend instantanément les traits de la figure du voleur.

Nous lisons dans le *Sorelois*:

« Pour la quatrième fois depuis la fondation du *Sorelois*, la *Gazette de Sorel* vient de cesser de paraître. Notre confrère veut probablement mettre en pratique l'idée qu'il émettait l'autre jour, qu'il y avait trop de journaux et qu'un seul journal par district était suffisant. Ce cher confrère, comme il est pratique!

De même que les femmes, les avocats aiment toujours à avoir le dernier mot, et en plaidant devant un jury, il n'est pas douteux que celui des deux avocats qui a le dernier la parole, a un immense avantage sur son confrère. La Législature de l'Etat du Connecticut, vient de passer une loi donnant à l'avocat de l'accusé, dans les causes criminelles, le droit de réplique finale. Cette réforme semble conforme à la maxime de droit qui donne au prisonnier le bénéfice de tout doute qui puisse exister.

Quelques-uns de nos confrères anglais agitent la question de la réorganisation de notre représentation municipale, sur une base plus équitable. L'échevin Donovan a émis cette idée en discutant la proposition d'annexer à la ville les municipalités environnantes.

Il est parfaitement vrai que nos quartiers sont inégaux en étendue et en population. Les quartiers Est, Centre et Ouest, sont tous petits. Mais pourquoi les échevins anglais, tant qu'ils ont conservé la majorité au Conseil de Ville, se sont-ils si fortement opposés à la réforme qu'ils désirent aujourd'hui? Pourquoi ont-ils exigé l'insertion, dans la chartre de la ville, d'une clause défendant tout changement dans les limites des quartiers sans le consentement des deux-tiers du Conseil?

Ils pensaient alors que la division existante leur permettait de conserver une prépondérance injuste.

Maintenant que nous avons su vaincre cet obstacle, ils veulent un changement.

M. Paul de Cassagnac nous parle ainsi de la mort de Louis Veullot:

Louis Veullot est mort. La France perd son plus grand écrivain, l'église son plus vaillant soutien, le journalisme son maître.

Combien cet homme au grand cœur, à l'âme indomptable, a dû souffrir lorsqu'il s'est vu frappé par la maladie, réduit pour ainsi dire à l'impuissance au moment même où ses croyances religieuses avaient le plus besoin de l'appui victorieux de sa plume d'acier!

C'est lorsque les Ferry et les Paul Bert entamaient leur œuvre sacrilège que Louis Veullot s'affaissait, pareil au soldat que la souffrance retient au moment même où retentit le clairon de l'ennemi.

Il est mort, le grand athlète, le grand lutteur, l'homme à l'ironie si cruelle et à la bienveillance si large, dont le poing était si rude et la main si loyale.

Il avait horreur des concessions, ce croyant dont la Foi était tout d'une pièce.

Et il avait raison. L'église lui doit d'avoir contribué à l'extinction de ce gallicanisme qui servait de refuge aux réticences inavouables et aux lâchetés libérales.

Il fut notre ami, comme il pouvait l'être d'un disciple plein d'enthousiasme pour son merveilleux talent.

Et nous voulons nous joindre à son frère, aux siens, à ses collaborateurs, à ses amis, à ses admirateurs, pour saluer avec respect et avec vénération ce noble et puissant esprit qui est retourné à Dieu.

Le mal français est de dépenser plus que son revenu, *Ménage*.

Cours agricole au collège industriel de Varennes

M. le Directeur,

Vous sachant ami du progrès, et spécialement du progrès agricole, je viens vous demander la permission de faire part à vos lecteurs de l'inauguration d'un cours d'agriculture, au collège de Varennes.

M. Ed. A. Barnard, directeur de l'agriculture, pour la province de Québec, a donné, hier, à cette institution, la première d'une série de conférences qui feront, désormais partie du programme d'études qu'on y poursuit; cette première conférence a été consacrée à "l'éloge de l'agriculture." Le conférencier, dont la science agronomique, joint à une connaissance parfaite de la pratique bien entendue de l'art agricole, fait probablement le meilleur agronome de la province, a su montrer clairement la noblesse d'origine de l'agriculture.

L'homme, a-t-il dit, est né cultivateur. Dieu l'a mis dans un paradis de délices pour qu'il y travaillât (*voisit in paradiso voluptatis, ut operatur eum*. Gen. 2). Partant de là, M. Barnard a démontré que le travail n'est pas un châtement, comme on s'applique, trop souvent, à le dire, mais bien la plus haute prérogative de l'homme, sur la terre. Le châtement, c'est la fatigue, la souffrance que comporte nécessairement le travail, depuis la chute de l'homme. Il a, ensuite fait voir, ce qu'a été l'agriculture chez les peuples anciens, et a prouvé que les nations les plus prospères et les plus heureuses ont toujours été, et sont encore, les nations essentiellement agricoles. Avec lui, nous avons constaté que toutes les sciences apportent leur concours à l'agriculture et coopèrent à son œuvre de nourrice du genre humain. Bref, l'agriculture ne pouvait rencontrer un meilleur apologiste.

Ce que je veux surtout faire ressortir ici c'est l'idée qui a présidé à l'institution de ces conférences agricoles au collège de Varennes. Rendons tout de suite à César ce qui appartient à César, et disons que l'initiative, en cela est due à l'esprit de progrès chrétien qui caractérise M. le Supérieur du collège, le révérend messire Théberge, curé de Varennes.

M. le curé est convaincu que l'étude de l'agriculture, par les jeunes gens, est le seul moyen de leur faire aimer cet art et de les engager à y consacrer leurs facultés, leurs études une fois faites, s'ils s'en sentent la vocation. Il a constaté, avec beaucoup d'autres, que l'on considère généralement l'agriculture comme réservé aux ignorants, et la science, l'éducation comme entièrement incompatibles avec le travail agricole.

Voulant lutter contre ces idées fausses, M. le Supérieur a fait des instances auprès du gouvernement de la province pour obtenir l'argent nécessaire à la fondation d'un cours agricole régulier, fondation qui est maintenant du domaine des faits accomplis. Il est juste de dire que l'idée a trouvé un généreux écho et que le gouvernement a fait les choses de manière à rencontrer pleinement les vues élevées de l'homme à idées larges qui s'adressait à lui.

Le cours d'agriculture, tel que devant être donné à Varennes, comporte 40 conférences par M. Barnard, et 40 autres par M. Lippens, dont le talent comme conférencier agricole est avantageusement connu. En sus de ces conférences, il y aura autant de leçons pratiques, données aux élèves sur le champ, dans le jardin, le verger et dans une fabrique de beurre et de fromage.

Ces cours se compléteront en deux années scolaires, et des prix en argent seront donnés aux élèves, selon le mérite. Le grand prix du concours qui aura lieu chaque année sera de \$20, et comportera un voyage agronomique *gratis*, à la ferme modèle de Rougemont.

On est en lieu d'espérer, ces cours de Varennes réussissant et la ferme modèle de Rougemont formant des professeurs, que dans quelques années, tous les collèges, tant classiques qu'industriels, à la campagne, seront en mesure d'offrir les mêmes avantages aux élèves qui voudront en profiter. Ce sera un moyen efficace de combattre les nouveaux pré-

jugés qui existent contre l'agriculture, et que l'on a à combattre trop souvent, aujourd'hui, surtout dans la classe dite instruite.

Je crois devoir, en terminant, féliciter le révérend messire Théberge sur l'institution d'un cours dont l'idée lui fait grand honneur, et qui ne pourra que donner plus d'essor au beau collège industriel qui bénéficie de sa sage direction. Le gouvernement mérite aussi de grands éloges pour avoir si bien compris l'utilité d'un cours agricole dans les collèges et de s'être prêté à la démonstration de cette utilité, dans un des meilleurs collèges industriels de la province.

JEAN-LOUIS.

REPROLUCTIONS.

Paroles d'un Croyant

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus: *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous: "Il sommeille;
Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt dites: "Il s'éveille;
Il voit ce qu'il a tant rêvé."

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat;
Je suis content, j'ai ma victoire;
J'ai combattu le bon combat.

Ceux qui font de viles morsures
A mon nom sont-ils attachés,
Laissez les faire; ces blessures
Peut-être couvrent mes péchés.

Je suis en paix; laissez-les faire!
Tant qu'ils n'auront pas tout vomé,
C'est que, — Dieu soit béni! — poussière,
Je suis encor leur ennemi.

Dieu soit béni! ma voix sonore
Persécute encor ces menteurs!
Ce qu'ils insultent, je l'honore,
Je démens leurs cris imposteurs;

Je fais un chemin dans leurs fanges,
A leurs captifs je rends le jour;
Je suis l'envoyé des bons anges
Vers les cœurs où naîtra l'amour.

Quant à ma vie, elle fut douce:
Les ondes du ciel font fleurir
Sur l'aride pierre la mousse,
Sur les remords, le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,
La foi soutint mon cœur charmé;
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pêcheur, et sur ma route,
Hélas! j'ai chancelé souvent;
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,
Je suis mort ferme et pénitent.

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa loi:
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

LOUIS VEUILLOT.

MA MAISON

Ma maison, sur le flanc du coteau, blanche
et verte,
Regarde les soleils levants. Sa porte, ouverte
Comme par un sourire affable, dit: "Entrez!"
On ne sait de quel jour interne pénétrés
Les carreaux de ses deux fenêtres ont des
flames

Douces comme ces yeux qui dévoilent des
âmes.

Sa toiture est d'ardoise; on la voit de très
loin.

Bleue et coquette, avec un vase à chaque coin,
Vase de terre, où s'ouvre une âpre plante
grasse.

Les sentiers du jardin circulent avec grâce,
Nettement limités de fraisiers ou de buis.

Le jour sous les tilleuls est très doux. Peu
de bruits.

Beaucoup de fleurs: jasmains, tulipes, chèvrefeuille.

Tout est propre, riant, rangé. La grille ac-
cueille.

Le soir, dans son cristal calme, sous le rideau
Des arbres, un bassin où s'est tu le jet d'eau
Reille, entre ses bords de luzerne et de
menthes.

La lune aux cieus nageant, cygne des nuits
dorantes.

Si j'étais le passant qui gravit le coteau,
Suant l'été, gelant l'hiver, sous son manteau,
Triste toujours — car nul ne marche sur la
terre

Sans qu'un souci, frivole espoir ou deuil
austère,

Ne mine, comme un ver le noyau, sa
raison —

Et si blanche, au détour du sentier, ma
maison

Dans sa sérénité, m'apparaissait, subite,

Je m'écrierais: "C'est là que le bonheur
habite."

Le Radical et le Clérical.

Un clérical à Lourdes se rendait:
Fatigué par la marche, il se désaltérait
Dans le courant d'un onde pure.
Survint un communal qui cherchait aven-
ture,
Et que l'espoir d'un vol en ces lieux attirait.

— Qui te rend si hardi, dit-il, dévot im-
monde,

De boire comme tout le monde?
Mais préparons, tu le sais, des décrets
Sur le breuvage obligatoire;
Pour régler à deux gouttes près,
Le vin et l'eau qu'un clérical peut boire.

— Monsieur le communal, que Votre In-
santité

Ne se mette point en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Qu'il est permis d'user en liberté
De l'air du ciel, de l'eau des fleuves.
Faut-il vous apporter des preuves?

— Tu m'irrites, dit l'autre en aiguisant ses
dents,
Car de moi tu médis depuis plus de cent
ans.

— Suis-je né depuis si longtemps?
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un
des tiens,

Car vous ne m'épargnez guère
Vous, vos curés et vos fabriciens.

— Quel mal vous faisons-nous? Parlez avec
franchise!

— Avec les cléricaux, je ne discute point.
En lui disant ces mots d'un soudain coup
de poing

Il l'étourdit, emporta sa valise
Et courut se cacher d'abord dans la forêt,
Ensuite au fond d'un cabaret.

LA FONTAINE II

L'ERE CHRETIENNE

Nous écrivons actuellement, d'après l'ère chrétienne: 1883. Cette année est-elle bien juste, n'y a-t-il pas quelque chose qui cloche? Depuis longtemps déjà le monde savant s'est évertué à résoudre ce problème important et depuis quelques jours la question a fait un grand pas, grâce au professeur Sattler de Munich, d'après ce que dit un des derniers numéros de *l'Allgemeine Zeitung* de Munich.

Trois monnaies en cuivre de peu d'apparence, existant encore à ce jour, provenant du premier siècle de notre ère et frappés sur l'ordre d'Hérode Antipas, un des fils d'Hérode le Grand, ont servi aux calculs du professeur de Munich. Ces monnaies appartiennent à la période héroïque et ont été reproduites dans *Jewish coinage, Coins of the Jews* (numismatique juive, monnaies des Juifs) et en d'autres ouvrages de numismatique.

Les témoignages donnés par les évangélistes SS. Mathieu, Luc et Jean concordent avec les preuves produites par le professeur Sattler, s'appuyant sur l'étude de ces monnaies.

Ces preuves sont encore fortifiées par les calculs astronomiques répétés. De tout ce qui précède le professeur munichois déduit que Jésus-Christ est né le 25 décembre de l'an 749 de la fondation de Rome; et commença sa vie publique le 17 novembre 780 après la fondation de Rome, lorsqu'il avait atteint l'âge de 30 ans, 10 mois et 22 jours. Le commencement de la vie publique du Sauveur, qui d'après le récit biblique ne peut pas être postérieure au mois de novembre de l'an 780 après Rome tombe effectivement, d'après les monnaies précitées d'Hérode Antipas, dans la 15^{ème} année du règne de Tibère et dans la 46^{ème} de période héroïque de la reconstruction du temple de Jérusalem, comme le dit saint Luc III: 1 et saint Jean II: 30.

D'après Flave Josèphe (Antiquités 15. 11. 1) la reconstruction du temple a été commencée dans la 18^{ème} année du règne d'Hérode, c'est-à-dire dans le mois d'octobre de l'an 734 après la fondation de Rome. Si nous ajoutons les 46 ans écoulés depuis la construction du temple, nous arrivons à la fin de 780, l'année où Jésus commence sa vie publique.

Si nous déduisons de 780, — 779 ans 10 mois et 17 jours — les 30 ans, 10 mois et 22 jours, l'âge que le Sauveur avait atteint lorsqu'il commença à prêcher, il nous reste 748 ans, 11 mois et 25 jours, ce qui nous rapporte au 25 décembre 749 après

ces fondations de Rome, le jour où le Rédempteur est né.

Le Rédempteur est mort le 7 avril 783 après la fondation de Rome, c'est-à-dire le vendredi avant Pâques, car d'après les calculs astronomiques la fête de Pâques tombait cette année le 9 avril, de sorte que la vie publique de Jésus-Christ tombe entre les 17 novembre 780 et 7 avril 784, et comme cette année fut une année bissextile hébraïque de 13 mois, la période de la vie de N. S. a duré 2 ans et 7 mois justes.

Pendant la période du 17 novembre 780 au 9 avril 783, jour de Pâques, arrivant deux jours après la crucifixion et la mort du Christ, on a célébré trois fêtes de Pâques, soit en 781, 782 et 783. Les années 780, 781, 782 et 783, après la fondation, concordent avec les années 27, 28, 29 et 30 de l'ère chrétienne.

Si on rapportait ce qui précède à sa véritable situation, de sorte que l'année de la naissance du Sauveur concordât avec l'an 749 après la fondation de Rome et si l'on commençait l'ère chrétienne à cette date, les années de la vie publique du Sauveur seraient les années 31, 32, 33 et 34.

Il s'en suivrait de la façon la plus évidente que l'ère chrétienne aurait commencé cinq ans trop tard et que nous ne devrions pas écrire 1883, mais 1888.

LA NORMANDIE

Le port du Havre vient de résoudre un problème dont il était loin de pressentir la solution il y a quelques années. La *Normandie*, paquebot de 140 mètres de long, appartenant à la Compagnie Générale Transatlantique, le plus gros qui soit entré dans le port du Havre est depuis le 28 février amarré le long des quais du bassin de l'Eure. Ce beau navire était attendu par les pilotes du Havre, non sans une certaine émotion; quand il s'est présenté en rade, la foule, massée sur les jetées pour le saluer à son passage, a été émerveillée de voir cette masse aux formes si harmonieuses, glisser tranquillement sur la surface de l'Océan, sans la moindre oscillation obéissant immédiatement au plus petit mouvement de son gouvernail, manœuvrant dans le chenal et finalement allant prendre son poste avec la plus grande facilité. Depuis lors, les visiteurs affluent sur le paquebot les étrangers surtout; Anglais, Américains, ont voulu visiter immédiatement ce beau navire, se rendre compte de ses installations: tous sont sortis ravis. Il n'y a qu'une voix au Havre pour dire que la *Normandie* est le type le plus perfectionné des paquebots construits jusqu'à ce jour.

Quelques steamers ont des dimensions plus grandes; aucun ne possède des qualités supérieures à la *Normandie*: mouvements à la mer, vitesse, facilité et rapidité d'évolutions, aménagements intérieurs admirablement compris, tout est réuni dans ce paquebot, où le confortable le plus complet se marie à une élégance du goût le plus exquis.

Le salon des premières et la salle à manger sont au centre du navire; les secondes sont derrière; les émigrants, que l'on peut recevoir au nombre de huit cents, sont logés dans toute l'étendue du bâtiment et dans le faux pont inférieur.

Au-dessus du *spar deck*, se trouve un pont-promenade permettant de circuler de l'avant à l'arrière. La *Normandie* porte quatre mâts; sur l'avant du mât de misaine est une passerelle pour les hommes du bossoir, ayant à côté d'eux une puissante sirène destinée à signaler la présence du navire par les temps de brume. A droite et à gauche de cette passerelle se trouvent deux fortes tourelles en fer, au sommet desquelles sont les feux de position. Quel que soit l'état de la mer, on peut toujours sans danger envoyer un homme allumer ou vérifier l'état des feux.

Sur l'avant du grand mât est la tourelle de l'officier de quart, reposant sur la passerelle qui domine la timonerie; c'est là qu'est l'appareil à gouverner; une simple et petite roue ouvre et ferme les registres de l'introduction de la vapeur qui met en mouvement les drosses du gouvernail. L'appareil fonctionne avec une précision absolument mathématique; en

cas d'avaries, un levier permet de déclancher l'appareil et de gouverner avec quatre hommes et une grande roue. Derrière est la barre franche avec un frein permettant de coincer immédiatement le gouvernail s'il le fallait. A l'avant et à l'arrière, le pont s'incline d'environ 40 degrés sur l'horizon, afin de faciliter l'écoulement des eaux ou éviter le choc des lames dans le cas où il faudrait renverser brusquement la marche. Sur l'avant du mât de misaine se trouve, du reste une brise-lame en tôle prolongeant jusque sur la muraille.

Quand on monte sur le *spar-deck*, on est en présence d'une muraille en tôle de 65 mètres de long, percée d'énormes hublots, portant sur sa face latérale, de mètre en mètre, des conduits ventilateurs qui en se joignant au manche à vent, que l'on voit émerger du pont-promenade, produisent à l'intérieur une vaste aération. Ces murailles renferment toutes les chaudières, la machine; des portes donnent accès dans les magnifiques salons où se trouvent les escaliers de descente des premières classes; pas une goutte d'eau ne peut ainsi tomber dans la machine ou dans les premières, éclairées par de grands hublots et par une splendide coupole. La salle à manger des premières est réellement une merveille de goût, d'élégance et de confortable: la lumière et l'air y circulent à profusion. Le soir, lorsque le paquebot est éclairé par la lumière électrique, salons, salles à manger, vestibules, fumoir offrent un coup d'œil véritablement féerique.

Les passagers trouvent dans les cabines tout le confortable désirable. Chacune d'elles est éclairée le jour par un grand hublot; la nuit, par une lampe électrique. Les lavabos sont d'un modèle délicieux; des tuyaux y amènent l'eau chaude et l'eau froide. Rien n'est oublié; dans les plus petits détails on y trouve le soin le plus attentionné. Il est impossible de faire faire à un passager une traversée sur l'Atlantique dans des conditions de bien être plus complètes sous tous les rapports.

La *Normandie* fait le plus grand honneur à l'ingénieur qui en a conçu les plans, tant au point de vue des lignes d'eau que des aménagements intérieurs, ainsi qu'au constructeur qui les a exécutés.

Nous dirons enfin que la machine à système *Compound*, à six cylindres superposés, est une véritable merveille; son fonctionnement est d'une admirable régularité. La *Normandie*, dans ses essais, a obtenu sans effort une vitesse moyenne de dix-sept nœuds.

La Compagnie Générale Transatlantique a confié le commandement de son plus beau paquebot au lieutenant de vaisseau Servan, qui commandait tout récemment le *Labrador*. M. Servan est un des officiers les plus distingués de la Compagnie, aimé de ses officiers et de son équipage, justement apprécié des passagers par son exquise courtoisie: la Compagnie ne pouvait faire un meilleur choix.

La *Normandie* complète au Havre son armement et son installation. Nous pensons qu'elle sera prête à faire le départ de New-York du 5 mai.

C'est la France qui Croule
(Du Clairon)

Il était, jadis une France glorieuse et généreuse. Sa bannière à l'autel et son oriflamme sur le trône, elle faisait les choses de Dieu et les choses du monde. Elle resplendissait, au milieu de l'Europe, des rayons de son intelligence et des éclairs de son épée. Monarchie déployée, elle marchait toujours, et en avant, quand sa foi catholique était en péril ou qu'il s'agissait d'une grande cause à soutenir.

Et l'on disait: C'est la France qui passe!

Alors, elle ne marchandait pas son dévouement pour le Dieu de ses Rois et de ses ancêtres. Dieu le veut, criait-elle! C'était époque des enthousiasmes et des sacrifices où Godefroy de Bouillon, pour aller à la croisade, engageait à l'évêque de Liège son duché contre une grosse somme d'argent. Les foules s'ébranlaient. Les villes remparées, à clo-

chers et à tourelles, grondaient traversées par un fleuve vivant d'hommes bardés de fer.

Et l'on disait avec respect: C'est la France qui passe!

Plus tard, elle sut combattre pour le prestige de ses Rois et l'honneur de son nom. Parfois, certes, elle sacrifiait à de valeureuses imprudences à de glorieuses frivolités, à de nobles fanfaronnades. Quand on y avait tout perdu, on croyait avoir tout sauvé si l'honneur restait sain et sauf.

Cette chevalerie, riche et vaillante, sortait de ses formidables châteaux par bruyantes chevauchées empanachées, et emplissait de ses fêtes batailleuses les royaumes lointains.

Et l'on disait avec admiration: C'est la France qui passe!

Aux jours mêmes où, inquiète, affolée, cruelle, d'un coup du couteau de sa guillotine, elle trancha la page de son histoire et la série de ses Rois, elle n'avait pas désappris ses indomptables résistances.

Les peuples ennemis débordaient ses frontières. Elle frappa du pied son sol fécond et bouillant, et quatorze armées furent debout.

C'était la masse de la nation soulevée dans ses entrailles. On ne l'entendait pas marcher. Aussi gaueuse que courageuse, elle allait, pieds nus, droit devant elle, sans peur et sans pain, et se ruait dans le grondement des tambours et dans les éblouissements des baïonnettes croisées.

Et l'on disait avec effroi: C'est la France qui passe!

Quand Napoléon eut mis la couronne impériale sur son front, dans les serres de son aigle les foudres des batailles, la France se sentit assez forte pour conquérir autour d'elle des royaumes et des prépondérances. Elle se laissa emporter à une double ivresse d'orgueil et de colère — mais c'était de la grandeur encore. Tous les sols de l'Europe tremblèrent sous les retentissements de l'artillerie au galop. Ce n'était plus des champs de guerre, mais des champs de triomphe que cette marée humaine inondait, franchissant — reculant, des épaules, et tête baissée, les frontières de la Patrie.

Et l'on disait avec admiration: C'est la France qui passe!

Et, depuis — pendant cinquante ans — n'a-t-elle pas couru d'un bout du monde à l'autre, chevaleresque et prodigue, couru pour soutenir les saintes causes? La liberté attaquée, la religion menacée, les peuples opprimés? Elle n'épargnait ni son or ni son sang, risquant partout sa vieille gloire et la ramenant des mêlées et des lointains toujours plus rayonnante.

Et l'on disait avec émotion: C'est la France qui passe!

Tout cela avait fait à la France, de la puissance, de la richesse, de la grandeur — de l'orgueil sans doute, mais une héroïque et sublime légende de cranerie, de magnanimité et d'honneur.

Aujourd'hui — qu'est devenue cette France avec son passé invincible et glorieux?

Il n'a fallu qu'une défaite pour déchirer son histoire et laisser à son flanc une blessure par où l'invasion peut repasser encore. Terrassée, elle entendrait plus distinctement, si elle le voulait, les inspirations de ses morts couchés dans les champs de bataille malheureux.

Il n'a fallu aussi, que douze ans de République pour l'énerver, l'avachir et la rendre égoïste et pusillanime. Ce n'est plus la France qui passa dans ses gloires: c'est la France qui croule dans ses hontes. Elle s'est acharnée sur elle-même, sur son cœur ouvert et sur sa main blessée. Elle a piétiné tout ce que lui avaient fait de dignité et de force quinze siècles de monarchie.

Elle a mis la sape à la Foi de son berceau. Clovis ne reconnaîtrait plus ses Francs, ni Charlemagne son empire. Elle a chassé Dieu de partout, enlevant son image de nos lits d'hôpitaux, de nos murs d'écoles, et rayé son nom de nos livres et de nos serments.

Elle a déboulonné toutes ses vraies gloires et ses saintetés, incarnées en bronze, pour notre fierté et pour notre leçon, sur nos places publiques et aux carrefours de nos rues.

Elle a étranglé, dans un coup de

lacet, la liberté individuelle en chassant les religieux de leurs couvents et en laïcisant l'enseignement, plein désormais de mensonges et de mépris.

Elle reprend l'épée française dans la main des descendants de nos Rois. Elle désorganise sournoisement l'armée. Personne, peut-être, pour rééditer, le moment venu et devant l'invasion, le défilé de l'Argonne et la canonade de Valmy.

Elle tuera la famille au chevet conjugal par sa loi de divorce.

Elle tuera la justice impartiale et inaccessible dans la magistrature, devenue un stepple-chase de fauteuils courus par des valets.

Elle a déjà tué sa dignité traditionnelle et proverbiale, cette dignité qui ne s'incline pas devant la menace, reste jalouse de ses influences dans le monde, sûre de sa puissance alors qu'elle abaisse la plume sur un protocole ou lève l'épée en face d'un défi.

Elle va irrémédiablement tuer l'avenir tout entier, en arrachant l'enfance à l'éducation qui fait des chrétiens et des hommes libres, — c'est-à-dire, des soldats dévoués et valeureux.

Mais où donc est, en France, l'autorité lumineuse abritée des souffles de l'aveugle et orageux caprice des masses, — ce suffrage universel stupide et brutal? Sur le navire en route une lumière à l'abri du vent éclaire toujours la boussole dans les nuits de la pleine mer.

Ah! c'est bien aujourd'hui la France qui croule!

Ne désespérons point, toutefois, tout à fait. Le Français, a dit Chamfort, est le seul être dont l'esprit puisse être corrompu sans que le cœur soit atteint. Confiance donc en notre cœur, qui aura ses retours de fierté et de générosité! La France reprendra bientôt ses immortelles et lumineuses destinées au grand jour de la monarchie et, dans la suite de ses annales, n'inscrira ces douze ans néfastes que comme un long et mauvais rêve.

Nos ancêtres, au moyen âge, faisaient bénir leur épée, et voilà pourquoi ils frappaient si fort et vainquaient si bien. Nos épées bénites, la France debout sera prête — non pour de batailles ou folles aventures — mais pour la sauvegarde de son présent et les revendications de l'avenir. La balance où l'on pesa la rançon des vaincus peut être reprise par un nouveau Camille et, comme elle, être encore appendue en trophée au temple de la Fortune française.

Alors, nous pourrons entendre de nouveau, autour de nous, cet ancien cri de nos orgueils légitimes:

— C'est la France qui passe! La France est ressuscitée!

LE SOLITAIRE.

VEUILLOT

(Du Clairon)

L'Eglise catholique et la littérature française ont fait, dans la journée d'hier, une perte irréparable.

Louis Veillot est mort. Il allait accomplir sa soixante-dixième année.

Il y avait cinquante-trois ans qu'il écrivait, et quarante-cinq ans qu'il croyait.

Raconter et juger en l'espace d'une soirée ces longues années de lutttes et de foi, cette carrière immense au cours de laquelle le maître qui vient de mourir a touché à toutes les questions qui divisent et passionnent les hommes, et y a marqué une empreinte à l'eau forte, est une tâche troublante.

Racontons d'abord, nous essaierons de juger ensuite.

Veillot était l'aîné des cinq enfants d'un pauvre tonnelier, qui vivait à Boynes, dans le Loiret, et qui fut forcé, par des difficultés financières, de venir s'établir et travailler à Bercy.

Louis fut mis à l'école mutuelle, et, après avoir appris à lire, dévora un vieux fonds de cabinet de lecture que tenait son facilitateur.

A treize ans, Veillot était petit

clerc d'avoué chez le frère de Casimir Delavigne, où il se trouva en contact avec tous les littérateurs du temps. Il n'en fallut pas davantage pour lui révéler sa vocation: les lettres.

A dix-sept ans, il débuta comme journaliste à l'*Echo de la Seine-Inférieure*, y faisant les feuilletons de théâtre, s'attirant des duels dont il sortait glamment.

En 1832, il quittait Rouen pour diriger le *Mémorial de la Dordogne*, à Périgueux. Périgueux avait alors pour préfet Romieu, le célèbre fantaisiste, et Bugeaud y venait souvent se délasser dans ses domaines, de ses fatigues guerrières et parlementaires. Veillot se fit bien venir du fonctionnaire et du général.

Ce dernier, au bout de cinq ans, l'appela à Paris où il écrivit à la *Charte*, à la *Paix*, bataillant sans grand plan de conduite politique, mais remarqué déjà par sa verve originale et son entrain fougueux.

En 1838, il alla à Rome. Là, au spectacle des pompes imposantes de la Semaine Sainte, au contact des grands mystères, à l'ombre de la Chaise pontificale, son âme fut conquise à jamais aux vérités éternelles.

Veillot revint à Paris, catholique croyant, pratiquant, et dévoré par le zèle de la maison de Dieu.

Employé au ministère de l'intérieur, un instant secrétaire de Bugeaud, en Algérie, Veillot se dépensait en productions éditantes. Enfin, en 1843, il entra à l'*Univers*. Il a été l'âme de ce journal pendant quarante ans, l'a imprégné en quelque sorte de sa personnalité puissante, y a insufflé son âme, en a fait sa chose, l'a porté à un degré de prospérité considérable.

Jusqu'en 1848, il resta au second plan, complétant son instruction, travaillant pour lui, aiguisant cette plume qui allait porter aux ennemis de l'Eglise des coups si terribles.

Il s'était fait remarquer déjà par une vivacité de style qui étonnait des lecteurs habitués aux allures compassées et rigides des écrivains catholiques. Il avait mené avec ardeur une campagne contre l'Université, une campagne en faveur du *Sonderbund*; avait encouru un mois de prison pour une introduction au *Mémoire aux évêques*, du célèbre prédicateur Combalot, lorsqu'éclata la Révolution de Février.

Quelques jours plus tard, le rédacteur en chef de l'*Univers*, M. de Caux, se retirait et Louis Veillot le remplaçait.

Il ne témoigna pas un grand regret de la chute de la monarchie de 1830. Religieux et catholique avant tout, il ne demanda à la République de 1848 que la liberté et le respect de l'Eglise.

Hélas! demander cela à une République, c'est lui demander plus qu'elle ne peut accorder. Aussi, deux ans plus tard, Veillot revenu de ses illusions sur la République, commençait à concevoir cette grande vérité, c'est-à-dire que la monarchie traditionnelle peut seule faire à l'Eglise dans la hiérarchie sociale la place qui lui est due. Il est mort plein de cette idée.

L'Empire se fait. Louis Veillot réclame de l'Empire ce qu'il a réclamé de la République, la liberté religieuse et la protection du culte.

Alors commença entre Veillot et l'Empire d'une part, entre Veillot et quelques membres de l'épiscopat d'autre part, une série de lutttes épiques, où le polémiste dépensa des trésors de verve, de talent et de passion.

Il fut blessé souvent, il ne fut jamais battu, et chaque fois que ses ennemis crurent l'avoir couché à terre, il le virent se relever plus fort, plus vigoureux, plus acharné.

Le pape Pie IX le soutint dans tous ces combats, et Veillot, sous cette égide toute-puissante, acquit une influence énorme sur l'Eglise et sur l'opinion.

Lorsque l'Empire eût fait la campagne d'Italie, et lorsque commença,

par la ruine du pouvoir temporel, cette série de chutes matérielles et morales, dont le lien ne devait apparaître à tous les yeux que lorsqu'elles eurent abouti à la catastrophe de Sedan, Veillot défendit avec toute son âme et toute toute son énergie, le pouvoir temporel du Pape.

L'Empire n'avait pas encore conçu pour la liberté ce violent amour que lui fit éprouver M. de Rochefort, et l'Univers fut supprimé de 1861 à 1867, et remplacé par le Monde. Mais Veillot ne put y écrire.

Il employa ses loisirs forcés en voyages et en travaux de librairie.

En 1867, l'Univers ressuscita, et Veillot concentra contre le libéralisme catholique, toutes les ressources de son talent de polémiste.

Le concile œcuménique de 1870 le vit à son apogée, installé à Rome, consulté et même un peu redouté par les évêques, qui comprenaient quelle force d'apostolat résidait en ce laïque.

La guerre éclate. Les travaux du concile sont suspendus. Veillot accourt à Paris et fait son devoir de Français, en prêchant le courage et la lutte.

Lorsque l'Assemblée nationale fut réunie, lorsque commença la série de fausses manœuvres qui devait conduire à la République des gens partis de chez eux pour sauver la France en réinstallant la monarchie, Veillot continua le bon combat contre tous les mensonges : mensonges politiques, mensonges sociaux, mensonges religieux.

En 1874 le ministère de Broglie suspendit l'Univers pour deux mois, à la suite d'attaques contre le gouvernement italien : nécessités diplomatiques !

Louis Veillot était, au moment où reparut son journal, le chef du parti catholique militant en France. L'Univers en était le Moniteur officiel, et nul ne songeait à protester contre la prépondérance morale acquise à force de luttes par le vieil athlète.

M. Ferry entra en scène, la guerre allait commencer contre l'Eglise, contre la religion, contre les catholiques : la République allait s'attaquer à la fois aux moines et aux enfants.

C'est à ce moment que la maladie implacable vint condamner au repos celui dont l'Eglise de France, menacée, réclamait plus que jamais le secours.

Certes, s'il avait pu être consolé de son inaction et de cette étreinte du mal qui le faisait se survivre à lui-même, il aurait trouvé dans le spectacle du courage et du talent que ses anciens collaborateurs déployaient dans sa maison, sous les ordres de son frère des consolations bien puissantes.

Mais Veillot aimait donner de sa personne. Ce n'était pas un général immobile sur la colline et poussant des escadrons devant lui, c'était le chef bouillant chargeant en tête et à fond.

Aussi a-t-il dû déposer avec désespoir sa plume, et quitter avec regret cette vie où il lui restait encore tant de batailles à livrer.

Veillot a soulevé presque autant d'admiration que de haines. Il méritait les unes et ne faisait rien pour adoucir les autres.

On lui a reproché l'âpreté de ses polémiques, la vivacité de ses attaques, sans se souvenir assez qu'il baillaillait avec des ennemis implacables et que ses attaques n'étaient, le plus souvent, que des ripostes.

On attaque comme on veut. On se défend comme on peut.

Or, la cause, à laquelle Veillot avait consacré sa vie, est, depuis tantôt un siècle, battue en brèche par les mensonges, par la calomnie, par la diffamation.

Qui donc oserait dire qu'elle doit avoir pour défenseur que des gens à allures mesurées, modérées ?

C'est la loi de la guerre, qu'on fasse subir à l'ennemi les maux qu'il vous cause ; qu'on ne réponde pas à des obus par des coups tirés à blanc, ni aux pamphlets par des homélies.

Où, Veillot a été violent, mordant, caustique, mais c'est parce qu'il répondait à des ennemis enragés et venimeux.

Lorsque ensuite le pli a été pris, lorsque sa plume a été barbelée par la bataille, ce n'est pas sa faute si des ennemis plus respectables que ceux qu'il combattait d'ordinaire, ont été traités sans plus de ménagements, et s'il a foncé sur des dissidents comme il fonçait sur des mécréants.

D'ailleurs, aujourd'hui, les blessures qu'il a faites sont cicatrisées, les haines qu'il a excitées sont tombées, et je serais bien étonné si tous, partisans ou adversaires, ne rendaient pas à ce mort l'hommage dû à un écrivain de premier ordre, au premier publiciste de ce siècle, à un homme enfin qui a été une des grandes forces intellectuelles et morales de son temps, et qui a travaillé sans repos pendant un demi-siècle à la diffusion de la vérité.

Louis Veillot a illustré les lettres françaises et dans un ordre d'idées plus modestes, il a honoré la profession de journaliste.

Aussi est-ce avec attendrissement et vénération que nous saluons son cercueil, sur lequel, selon sa volonté expresse, on ne déposera que sa plume.

J. CORNÉLY.

Les Canadiens-Français des Etats-Unis

(De la Gironde de Bordeaux)

Le Canada, qui a été colonisé par des Français et qui pendant deux cents ans a été une de nos plus florissantes colonies, est resté attaché de langue et de cœur à l'ancienne métropole. Les Canadiens nous ont donné à diverses reprises et notamment à l'époque de nos malheurs des preuves marquantes de cet attachement persistant. Tout récemment encore cette affection de nos anciens compatriotes pour la France vient de s'affirmer d'une façon tellement éclatante que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de la signaler.

Il y a quelques jours seulement, devant la commission du travail et de l'éducation des Etats-Unis, siégeant à Washington, un M. Foster est venu accuser l'élément français de la Nouvelle-Angleterre de jouer dans les Etats de l'Est le même rôle que les Chinois de la côte du Pacifique. Un membre de la commission s'est levé pour défendre contre ces allégations les Canadiens-Français, et il a cru devoir le faire en langue française, étant de ceux qui ont au cœur l'amour de la France et de sa langue. De là, un incident qui a pris des proportions considérables. Aujourd'hui, de tous les coins du Canada et des Etats-Unis se signent des protestations contre les accusations de M. Foster trouvées injurieuses pour la nationalité canadienne française.

Le journal l'Etendard, de Montréal, nous apporte quelques-unes de ces protestations que les signataires adressent aux membres du Congrès et aux sénateurs, afin d'obtenir de leur part justice et protection. Nous en détacherons quelques passages. Voici par exemple, dans une lettre à M. le sénateur Hoar, les Canadiens-Français de Worcester qui exposent :

"Qu'ils sont venus aux Etats-Unis pour y habiter permanentement et que, désirant jouir de tous les privilèges des libres institutions de ce pays, ils se sont fait naturaliser citoyens américains ; que tout en étant attachés aux institutions politiques de leur nouvelle patrie, ils n'en sont pas moins fiers d'être Français d'origine ; qu'ils sont loyaux et que le principe de la Constitution américaine ne fait à aucun élément national l'obligation de renier ses pères, son origine et ses traditions ; que tout citoyen libre, fier de son origine, doit avoir le droit de repousser les

outrages qui sont proférés contre ses congénères. Ils prient donc M. le sénateur Hoar " de protester, en leur nom, en assemblée publique."

Une autre protestation venue du Massachusetts dit :

"La population canadienne-française des Etats-Unis est sobre, laborieuse, et probe : elle est fidèle à ses engagements. La comparaison que l'on fait de nous avec les Chinois est odieusement injurieuse. Les Chinois ne favorisent que leurs compatriotes. Nous favorisons tout le monde. Les Chinois sont vos débiteurs. Nous sommes vos créanciers. Alors que la guerre désolait et couvrait de ruines une partie immense de la République américaine, les Chinois ne versaient pas leur sang sous la bannière étoilée. Comptez ceux des nôtres qui sont tombés seulement sur les champs de bataille de Gettysburg, de Spot-Sylvania, de Charleston, de Richmond, de Wilderness, de la Nouvelle-Orléans et de tant d'autres lieux ; comptez vos blessés, vos veuves et nos orphelins que nous a donnés la guerre terrible que vous avez eue à soutenir et à laquelle, dit-on, plus de quarante mille de nos compatriotes ont pris une part héroïque."

Mais il faut nous borner. Ces deux extraits suffisent, d'ailleurs, à fixer le caractère d'un incident auquel nous ne saurions être indifférents. Trop de liens nous attachent aux protestataires et les sentiments qu'ils expriment sont trop les nôtres pour que nous ne saissions pas avec empressement cette occasion de leur adresser par delà les mers nos sympathies et notre plus vive reconnaissance.

LE CHANT DU ROSSIGNOL

La Moscaïque donne l'histoire des différents essais qui ont été faits pour noter et traduire le chant des oiseaux. Le P. Kircher a traité la question dans un chapitre de sa phonurgie. En 1787 le journal les Affiches de Sens publia cette reproduction phonique du chant du rossignol :

Tiù, tiù, tiù, tiù,
Lpé tiù zqua ;
Quorror pipu
Tio, tio, tio, tio, tix ;
Qutio, qutio, qutio, qutio,
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorror tiù zqua pipiqui.

Le journaliste français remarque qu'on obtient le plus curieux résultat, si l'on fait lire ces paroles par une femme qui ait la voix douce et harmonieuse et qui se conforme à la prononciation italienne différente de la nôtre.

Plus tard, Dupont de Nemours, hasarde de ce même chant la traduction suivante en langage humain :

Chant du Rossignol pendant la couvée.

Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie
Si belle et si chérie.
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants ;
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, jolis, jolis, jolis
Petits enfants.

(Un petit silence.)

Mon amie,
Ma belle amie,
A l'amour,
A l'amour ils doivent la vie,
A tes soins ils devront le jour.
Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Après de toi veille l'amour,
L'amour,
Après de toi veille l'amour,

Tel est, dit le traducteur, le fond et l'esprit de la chanson qui, selon la sensibilité de l'âme du chanteur est sujette à beaucoup de variations, car il ne faut pas croire que tous les individus chantent exactement les mêmes couplets, pas plus qu'il ne faut croire qu'ils fassent précisément les mêmes actions. Ils ont le même sentiment et le manifestent d'une manière qui n'est pas sans analogie, voilà tout.

Bien qu'ils appartiennent au domaine de la pure fantaisie, ces divers essais sont curieux et ne manquent pas de charme.

Porte haut ton cœur même avec une fortune basse.

LA TOILETTE D'UNE CHRETIENNE.

Sous ce titre on adresse à un journal français l'article suivant, plein d'excellentes vérités :

"Et l'on plaît sans beauté ; je dis plus, sans argent : L'éclat ne dépend pas d'une riche toilette."

MME EMILE DE GIRARDIN.
(Poésies aux jeunes filles.)

- Mesdames vous mettez :
Le chaperon de la Force,
Le manteau du Courage,
La tunique de la Simplicité,
Le voile de l'Humilité,
La colerette de la Modestie,
Les manchettes de la Pureté,
La cravate du Dévouement,
La ceinture de la Piété,
Les gants de la Douceur,
Les chaussures du Zèle,
Le bracelet de l'Abnégation,
L'anneau de la Fidélité,
Les bijoux de la Patience,
L'éventail de l'Amabilité,
L'ombrelle de la Charité,
La montre de l'Exactitude,
La bourse de l'Aumône,
Le livre des saintes Pratiques,
Le bouquet des bonnes Résolutions.

Et ainsi parées, chrétiennes, mes sœurs, vous n'aurez point à redouter des ans l'irréparable outrage ; vous serez toujours belles, et les plus aimées des épouses, des mères et des sœurs.

UNE FEMME DU MONDE.

L'ELEVAGE DU VERS-A-SOIE

La Bourse à la Soie, de New-York, a distribué gratis à environ quatre mille familles, des œufs de vers-à-soie, pour les encourager à se livrer à cette culture. Les demandes d'œufs à la Bourse, pendant dix jours seulement, ont dépassé dix millions.

La Bourse à la Soie s'est organisée dans le seul but d'arracher l'exploitation de la graine de vers-à-soie à de malhonnêtes marchands ambulants qui couraient les villes et les campagnes et y faisaient de trop nombreuses dupes.

Les fabriques de soieries sont nombreuses aux Etats-Unis ; cette industrie compte dans l'Union plus de 300 établissements. Mais jusqu'ici les fabricants américains ont fait venir la matière première de l'étranger, du Japon particulièrement ; par conséquent, l'élevage des vers à soie a été beaucoup négligé, et l'exploitation du cocon est encore presque inconnue.

Le but du mouvement actuel est de combler cette lacune en fournissant la matière première à la fabrique, la mettant à sa portée sans frais de transport.

A l'heure qu'il est, il existe à la Nouvelle-Orléans, près de deux cents magnaneries, petites ou grandes, conduites avec intelligence et des soins minutieux par des dames qui accomplissent de véritables prodiges d'activité.

Les terrains de la Louisiane ainsi que son climat sont excellents pour la culture du mûrier, et l'on peut prédire à ce pays le plus glorieux avenir comme marché à la soie.

LE TABAC A PRISER

Dans sa chronique du Monde illustré, M. Pierre Véron constate la décadence du tabac à priser. Il cite à ce propos l'anecdote suivante que Dumas père conta sur Méry, le spirituel et frileux Marseillais :

Dumas faisait route avec Méry. Il s'agissait d'un projet de collaboration pour un grand drame. Après avoir causé en chambre, on était descendu dans la rue et l'on continuait à discuter tout en marchant.

Au beau milieu d'une scène verbale ment ébauchée, Méry lâche Dumas et pénètre dans une boutique. Il en sort trois minutes après, tenant un cornet de tabac. Il y prend une prise, le jette et se remet à débattre le plan entamé.

Un peu plus loin, comme Dumas exposait une situation palpitante, il se retourne. Plus de Méry. Son interlocuteur est encore entré chez un marchand de tabac. Il en sort avec un autre cornet, y prend une autre prise et le jette.

Recommencement de la conversation, coupée par un troisième arrêt de Méry, qui ressort avec un troisième cornet où il prend une troisième prise et qu'il jette comme ci-devant.

"— Ah ! ça, finit par lui dire Alexandre Dumas, qui avait suivi

tout le manège, pourquoi, mon cher, n'avez-vous pas plutôt une tabatière ? " Non... jamais, dit Méry avec conviction... j'en prendrais l'habitude."

CHRONIQUE RELIGIEUSE

—Le Père André prend des mesures pour ériger un couvent et une maison d'école à Prince-Albert, Territoires du Nord-Ouest. Cinq religieuses prendront possession de cette maison dans le courant de l'été. Le catholicisme, grâce au zèle de nos missionnaires, fait partout des progrès rapides.

—Par décision de Mgr M. l'abbé J N Maréchal, curé de N-D de Grâces, est nommé vicaire-forain du vicariat 4, lequel comprend les paroisses de N-D de Grâces, Ste-Cunégonde, St-Cabriel, Côte St-Paul, St-Henri de Montréal, Lachine, Ste-Anne du Bout de l'Île, Pointe Claire, Ste-Geneviève, Ile Bizard, St-Laurent.

—On rapporte que les religieuses d'un nouvel ordre doivent se rendre de l'Angleterre dans l'Ouest au mois de mai prochain. Elles portent le nom de "Fideles servantes de Jésus". Elles iront se fixer dans le diocèse de Mgr Grondin, à la Saskatchewan, où elles ouvriront deux écoles une à Prince Albert et l'autre à St-Laurent.

—Le Rév Joseph Rademache, du diocèse du Fort Wayne, Ind., vient d'être appelé par le St-Père au siège épiscopal de Nashville, Tenn., devenu vacant par la promotion de l'archevêque Ferhan à Chicago. — M. l'évêque Brondel, de l'île de Vancouver, est nommé administrateur apostolique du Vicariat du Territoire de Montana, ajouté maintenant à la province d'Orégon. — Le Père Jonckau est nommé coadjuteur, cum jure, de l'évêque de Vancouver.

Du Manitoba :

Le Révd Père Baudin, O M I se propose de construire sous peu une église au Portage-du-Rat. Le Révd Père est infatigable et se multiplie afin de pouvoir donner les consolations de la religion à tous les catholiques que se trouvent à l'Est du Portage-du-Rat. Il arrive justement d'une course dans les chantiers du Lac à L'aigle et s'est mis aussitôt à recueillir des souscriptions destinées à l'érection de la nouvelle église.

—L'ex-impératrice Eugénie va faire construire à Farnborough, où elle a fixé sa résidence, un magnifique temple catholique qui, une fois terminé, ne coûtera pas moins de £60,000 à £70,000. Le site en est choisi et le terrain acquis. L'église sera construite au pied d'une sapinière donnant sur le parc.

Aussitôt qu'elle sera terminée—ce qui ne sera pas avant trois ans—on y transportera de Chiselhurst les restes de Napoléon III et du prince impérial.

—Le grand chef indien, Sitting Bull, qui a donné jadis tant de fil à retordre aux troupes américaines, s'est converti à la religion catholique, grâce aux efforts incessants de l'évêque Marty, du Dakota. Celui-ci, qui parle couramment l'indien, seule langue comprise par Sitting Bull, a passé l'hiver à inculquer au chef et aux guerriers qui l'accompagnaient à Eort Randall, les préceptes de la religion catholique ; dans quelques jours Sitting Bull va rejoindre sa tribu, les Uncapapas, dans la réserve de Standing Rock, où ils sont au nombre de 4,000 environ.

Son intention est de s'établir ensuite dans une ferme sur la rivière Grand, où se trouvent déjà 250 familles indiennes, et de s'y livrer à l'agriculture. Il y a déjà dans la réserve deux églises catholiques, auxquelles sont jointes des écoles où les jeunes Indiens reçoivent l'instruction donnée par les missionnaires. C'est le 1er juin prochain que Sitting Bull sera reçu dans le sein de l'Eglise avec les cérémonies ordinaires ; on pense qu'environ 405 Indiens de sa tribu suivront son exemple.

—Un événement dramatique qui doit tenir une noble place dans les annales contemporaines de l'Eglise s'est accompli dernièrement au Pérou. Mgr Polo, évêque d'Avacucho, âgé de 70 ans, a été tué en voulant arrêter l'effusion du sang, et mettre la paix entre son peuple et ceux qui, à la suite de guerres malheureuses, l'oppriment cruellement.

Le vénérable évêque, malgré son grand âge, faisait sa tournée pastorale à cheval, et vêtu, selon la coutume du pays, de son costume de voyage.

En arrivant dans la petite ville de Huanta, il apprit que les habitants, accablés d'impôts, venaient de se soulever contre leur sous-préfet Valdivia, et que celui-ci, enfermé avec ses gendarmes, se préparait au combat.

Mgr Polo voulant à tout prix éviter un conflit si funeste, offrit au peuple d'intervenir auprès du sous-préfet, et accompagné seulement de ses deux familiers, à cheval et en habit de voyage, sans tarder, il se présenta comme médiateur.

Il aurait sans doute réussi. Malheureusement, comme il se rendait à la sous-préfecture, des gendarmes embusqués dans la maison voisine firent feu sur lui.

Une première balle fit tomber son chapeau, une seconde l'atteignit au front et le renversa. On le releva expirant. C'était le matin à 11 heures. Mgr Polo, sur lequel nous regrettons de n'avoir pas de notes biographiques, était évêque depuis 1875 ; il était né en 1807. A 35 ans de distance il reproduit en des circonstances toutes différentes la mort de Mgr Affre sur la barricade du faubourg St-Antoine. —Pèlerin de Paris.

UN JOURNAL CANADIEN.

La *Chronique de l'Ouest*, journal publié au Mans, France, fait de notre journal l'appréciation flatteuse qui suit :

Nous venons de recevoir les premiers numéros d'un nouveau journal qui se publie à Montréal.

C'est du fond du cœur que nous souhaitons la bienvenue à notre confrère canadien ; l'*Etendard* (c'est son nom) sera un défenseur fort et vaillant de toutes les grandes causes qui sont chères à la *Chronique de l'Ouest*. Au-dessus du titre du journal un vignette, artistiquement dessinée, présente au regard du lecteur la Croix accompagnée de l'Étendard du Sacré-Cœur et du drapeau blanc fleurdelisé. N'est-ce pas le symbole de nos convictions, le signe de nos espérances ? Ce sont aussi les convictions et les espérances de nos amis les Canadiens-Français. Fidèles à l'Église de Jésus-Christ, ils sont de même fidèles à la France qui, au temps glorieux de la Monarchie, est allée leur porter la civilisation et a planté sur leur sol, en même temps que son drapeau sans tache, la Croix du Christ Sauveur.

La France a perdu cette belle et noble terre du Canada. Mais hélas ! nous le disons avec tristesse, c'est peut-être à cette circonstance que le Canada n'est plus soumis à la domination française, qu'il doit de conserver sa Foi et le culte des grandes traditions du passé !

Il ne faut pourtant pas juger notre patrie d'après ceux qui la gouvernent. Outre le pays officiel égaré par la révolution, il y a une France catholique et monarchique. C'est à celle-là que nos amis de l'*Etendard* sont fermement unis ; c'est celle-là qui est en communion parfaite d'idées avec eux. La *Chronique de l'Ouest* est un organe modeste, mais dévoué et convaincu, de cette France et, en son nom, elle se fait un bonheur et un devoir de saluer cordialement l'apparition du journal catholique canadien.

S'il fallait une recommandation plus expresse pour la nouvelle feuille, nous dirions qu'elle est dirigée par l'éminent sénateur de Montréal, M. Trudel, dont le nom est bien connu et aimé en France. Ce nom est un programme ; il est une garantie de l'intégrité des doctrines que défend ce journal ; il est aussi une assurance sur la valeur littéraire des écrivains qui sont admis à y collaborer.

Ajoutons, en effet, que les rédacteurs de l'*ETENDARD* ne sont pas seulement Français par le cœur, mais encore qu'ils écrivent notre langue avec une pureté et une élégance que nous souhaiterions trouver dans tous nos journaux de Paris.

COURRIER D'EUROPE

FRANCE

Les journaux des Côtes-du-Nord rapportent qu'il existe actuellement à Loquivy-Plougras une jeune fille de 19 ans, très forte, très robuste et bien portante qui n'a pas mangé depuis l'âge de 11 ans. « A la suite d'une maladie dont elle fut frappée vers cette époque de sa vie, elle ne se nourrit pendant sa convalescence que de viandes grasses. Tout à coup elle cessa de manger et voilà huit ans qu'elle ne consomme chaque jour qu'un demi-litre de lait ou de café au lait. »

Cette jeune fille, loin d'être maigre, comme on pourrait le croire, possède un embonpoint remarquable. Elle travaille et s'occupe des travaux champêtres avec courage et énergie.

Un triste drame de famille vient de se passer dans une maison du boulevard de l'hôpital à Paris où habitait au deuxième étage un brave ouvrier menuisier, le sieur F... Dernièrement il avait été atteint de la fièvre typhoïde, et, malgré les secours dévoués de sa femme, il expirait hier.

A peine, le pauvre homme, venait-il de rendre le dernier soupir, que le concierge apportait une lettre venant de Nantes où le fils des époux F..., jeune soldat dans un régiment d'infanterie, était en garnison.

La mère brisa l'enveloppe et après l'avoir parcourue s'affaissa sur une chaise en poussant un cri déchirant. Soudain, elle sortit de sa torpeur, courut à la fenêtre, l'ouvrit brusquement et se précipita dans le vide, avant que les personnes présentes eussent pu l'arrêter.

On courut à elle : la malheureuse était tombée horriblement mutilée sur le pavé de la cour. Sa belle-sœur avait ramassé la lettre qui contenait une terrible nouvelle. On annonçait aux époux F... la mort de leur fils, qui, l'avant-veille, avait été enlevé lui aussi, par la fièvre typhoïde.

BELGIQUE

On exhibe depuis quelques jours dans la salle du premier étage du *Cygne*, « Grand-Place, à Bruxelles, un phénomène vraiment curieux. C'est une petite fille âgée d'un mois à peine et qui présente cette particularité d'avoir au centre de la poitrine une petite ouverture recouverte d'une membrane bleueâtre, semblable à un œil que voilerait une taie. Cette enfant n'a pas de sternum et son cœur est placé un peu au-dessous de la gorge.

Il y a peu de jours, la police de Renaix a dû mettre à l'ombre un dangereux ivrogne qui avait assouvi sa colère sur un petit être de trois ans. J. Vander Haegen est un repris de justice qui a l'habitude de se griser. Revenant chez lui dans un état avancé d'ébriété, il voulut maltraiter sa femme, mais celle-ci réussit à échapper aux étreintes de son époux. Furieux de voir sa victime lui échapper, la brute se dirigea vers le berceau où dormait son enfant, âgé de

trois ans, et foula l'innocente créature à ses pieds avec une indicible rage. Quelques ouvriers, arrivés à l'appel de la mère, réussirent à arracher le petit à Vander Haegen. Le meurtrier a été interné à Audenaerde.

NOUVELLES DE LA PROVINCE

Québec

A peine l'enquête sur la mort tragique de Turgeon était-elle terminée, que le prologue d'une autre affaire qui est peut-être son pendant, se jouait à St Roch. Le dénouement, dans tous les cas, a été à peu près le même. Voici les détails qu'il nous a été possible de recueillir jusqu'à présent, mais l'enquête qui a lieu aujourd'hui et dont nous publierons tous les procédés, mettra sans doute au jour toutes les péripéties du drame. Nous comprenons que les fins de la justice exigent un peu de circonspection de la part de la presse, et qu'on garde en réserve certains détails qu'on ne lui communique pas au premier abord. Dans tous les cas, voici ce que nous en connaissons jusqu'à présent.

Vendredi soir, deux individus arrivaient chez un respectable citoyen de la rue de la Reine et demandaient son fils Edouard, qui est âgé de 21 ans et cordonnier de son état. Après quelques pourparlers, tous trois partirent ensemble.

Après la soirée, vers 10.30 h., le jeune Nadeau fut ramené chez lui en état d'ébriété, par les deux personnes qui étaient venu le chercher.

En arrivant, il dit à sa mère qu'il allait être très bien pour travailler aujourd'hui, puis il tomba comme une masse sur le parquet.

Il était évanoui, mais la famille crut qu'il succombait simplement sous l'effet des liqueurs qu'il avait prises et elle n'attacha à son état que l'importance ordinaire en pareil cas.

Samedi matin cependant, le malheureux était encore dans le coma, c'est-à-dire qu'il ne donnait pas signe de vie. On consulta un médecin et le Dr Brochu arriva aussitôt. Il constata que le pouls du jeune homme ne battait plus et que la figure était bleue. Il constata en même temps qu'il y avait congestion des poumons.

Désirant se consulter avec un confrère, il fit mander le Dr Lavoie, et tous deux décidèrent la saignée.

Cela eut l'effet de faire reprendre connaissance au malade qui la conserva une partie de la journée. Vers le soir, il se plaignit d'oppression et commença à vomir. Cette oppression persista toute la nuit.

Hier matin comme il semblait avoir repris du mieux, quelques-uns des membres de la famille allèrent à la messe, et le jeune Nadeau demeura avec sa mère et ses sœurs. Vers 10.30 heures de la matinée, les docteurs Brochu et Lavoie vinrent faire visite au malade qu'ils trouvèrent assis dans un fauteuil et ayant de nouveau perdu connaissance. Ils le transportèrent de suite sur un lit et il expira en l'y déposant.

Le coroner Belleau a été notifié des faits immédiatement, et une enquête a été ordonnée pour aujourd'hui.

On s'est assuré de la personne d'un nommé George Léotourneau, menuisier, qui sera, croit-on, un témoin important.

—*Le Canadien.*

Saguenay

Un de nos abonnés de St Alphonse, comté du Saguenay, nous communique les nouvelles suivantes, en date du 16 avril :

« La nuit dernière, les éclairs ont sillonné la nue en tous sens, et dimanche matin le tonnerre s'est fait entendre pour la première fois cette année. »

« Nous avons été gratifiés de fréquents orages qui ont adouci la température. A présent le temps est splendide et la neige fond rapidement. »

« La glace est encore solide sur la baie Ha ! Ha ! quoique littéralement couverte par l'eau. Une mare se forme près de l'anse à Pelletier sur la rivière Saguenay. La glace quitte aussi les bords de la rivière à Mars. Tout nous fait pressager l'ouverture prochaine de la navigation. »

Nous remercions sincèrement cet aimable abonné pour les renseignements qu'il nous fournit sur les accidents qui arrivent dans sa localité où les autres faits intéressants qui s'y passent.

Nous voudrions en compter un plus grand nombre comme lui.

—*Le Quotidien.*

NOUVELLES DU MANITOBA

Winnipeg

On fera, vendredi prochain, l'inauguration du nouvel orgue de l'église Sainte-Marie de Winnipeg. M. Samuel Mitchel présidera.

—Le grand hangar à grain, construit dans le cours de l'hiver, à Winnipeg, par MM. MacMillan, menace ruine sous le poids des trente mille boisseaux de grain qu'il contient. Une partie des pilotes qui servaient de base à l'immense édifice, se sont rompus sous cet énorme poids, et la bâtisse ressemble aujourd'hui à la fameuse Tour de Pise. Deux ouvriers qui travaillaient en dessous de la charpente, effrayés par un craquement qu'ils entendirent, sortirent en toute hâte, juste à temps pour ne pas être écrasés. —*Le Manitoba.*

—L'automne dernier, la corporation de Winnipeg fit démolir l'hôtel de ville pour en construire un neuf. La première construction avait coûté trente mille piastres et y avait 5 ou 6 ans ; mais elle ne convenait plus aux édiles de la prétentieuse cité ; il leur fallait un palais, quoi ! Et surtout l'on ne pouvait attendre.

Une fois l'édifice rasé, au milieu de la

neige et des glaces de l'hiver, des maçons superposèrent pierres et briques noyées dans du mortier préparé à l'eau bouillante, et ce, à une température quelque fois de 400 bas de zéros ; aussi, tout gela si bel et bien, que l'on finit par faire une bonne et solide bâtisse, durable jusqu'au printemps. Maintenant que le soleil fait monter le mercure dans le thermomètre, il fait en même temps descendre l'hôtel de ville de Winnipeg.

Il va falloir un troisième hôtel de ville ; le second coûte \$60,000, on se demande comment va coûter le troisième ? —*Idem.*

St Boniface

Samedi soir, MM. Benjamin Bohémier, Joachim Villeneuve et Albert Gaudet qui sont arrivés de Sainte-Anne des Plaines, P. Q., accompagnés de M. Phydime Morin de Ste-Adèle, P. Q. Ces messieurs sont partis pour se rendre dans la vallée de la rivière Qu'Appelle, où ils vont s'établir dans la colonie de la Compagnie Canadienne de Colonisation.

—La semaine dernière, MM. Léandre Labelle, François Labelle et Homer Dubois, venant de Terbonne P. Q., ainsi que MM. Charles Bohémier, Séraphin Bourque et Ulric Lecomte, venant de Ste-Anne des Plaines P. Q., sont passés à Winnipeg pour se rendre à la colonie de la rivière Qu'Appelle.

—MM. Martineau, père et fils, et M. Furois venant de Lévis, P. Q. sont passés en route pour Qu'Appelle. —*Idem.*

NOUVELLES DES ETATS-UNIS

Malone, N. Y. 18 avril 1883.

M. le Directeur de l'*ETENDARD*,

J'ai l'honneur de vous envoyer le compte rendu des élections semestrielles de la société St-Jean-Baptiste de Malone qui ont eu lieu le 4 courant, savoir :

Président, M. Moïse Jubault ;
Vice " Alphonse Condon ;
Sec. Archiviste François Delisle ;
" Correspondant Elie W. Labombarde ;
Trésorier Edouard Cherrier ;
Ast. " Philippe Robert,
Commis. Ord. Xavier Thibault.

DIRECTEURS

François Lamontagne, Médor Robert, Arthur Laplante, Docité Martin, Louis Lamitier.

La plupart des officiers élus occupaient déjà les mêmes places, leur zèle, activité et dévouement au bien de la société leur ont valu cette réélection.

Je profite de l'occasion qui se présente pour vous dire un mot de notre belle société, de sa situation financière, du bien qu'elle a devant elle.

La société St-Jean-Baptiste de Malone a été fondée en 1872 par le Rév. Père Legrand et par un petit nombre de Canadiens, qui avaient en vue le bien être de leurs frères et la prospérité de la congrégation.

Les commencements ont été très difficiles mais grâce à l'énergie et la constance de nos principaux canadiens, la société, après quelques années d'existence, a fait des progrès étonnants, et elle compte aujourd'hui près de 300 membres.

La situation financière de la société est très satisfaisante. Elle a en caisse au-dessus de \$3,600, portant intérêt à 6 o/o, bien que depuis sa fondation elle ait payé à ses membres malades ou infirmes et à leurs héritiers au-delà de \$4,000.

Pour me conformer à vos désirs, Monsieur le Directeur, je vous donnerai un peu plus tard, l'histoire de notre belle congrégation et en même temps je vous parlerai de notre beau village de Malone.

Agrez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

E. W. LABOMBARDE,
Sec.-Correspondant,
Société St Jean-Baptiste

Aurora Ill.

Monsieur le Directeur,

Le 15 courant, avait lieu dans l'église française d'Aurora, Illinois, une de ces rares et touchantes cérémonies, rendue encore plus solennelle par le caractère religieux donné par l'église.

Deux vénérables vieillards, M. Thomas Paradis et madame Emilienne Aprilé, venaient s'agenouiller aux pieds des autels, autrefois témoins de leurs premiers serments, pour remercier Dieu de leurs cinquante années d'union et de fidélité.

Leurs enfants et petits enfants jusqu'à la troisième génération, auxquels s'étaient unis de nombreux amis, leur formaient un brillant cortège. Tous unis de cœur et d'âme bénissaient la Providence d'avoir accordé à cet heureux couple une si belle vieillesse.

M. Alexis Desjardins et sa dame les accompagnaient à l'église qui avait revêtu ses plus beaux ornements pour cette circonstance.

Ces vénérables vieillards, ci-devant de Kamouraska, Canada, étaient venus, il n'y a pas encore deux ans, rejoindre leurs enfants pour la plupart domiciliés à Aurora. Ils peuvent se louer que les bons principes et l'amour du travail qu'ils leur ont inspirés se sont vivement conservés en eux ; aussi retrouvent-ils sur la terre étrangère leurs enfants, tous animés de ces mêmes sentiments de l'amour filial qui les honorent au plus haut point. Les soins, bienveillants dont ils sont entourés leur en est un gage assuré et leur font supporter allégrement les infirmités et les incommodités du vieil âge.

On célébrait en ce même jour le 70ème anniversaire de la naissance de la mère. Le père est âgé aussi de 70 ans plus un mois. Douze enfants furent le fruit de leur union. Huit survivants qui, avec les époux et en-

fants, forment une famille de soixante et sept membres.

Nous leur souhaitons encore de longs et d'heureux jours. Puisse-t-ils voir leurs enfants, jusqu'à la quatrième génération, et nous permettre de célébrer leur nocé de diamant.

UN TÉMOIN.

Holyoke, Mass

La population canadienne de Holyoke est de 7,500 et 190 Canadiens sont propriétaires.

—Un Canadien-français qui a la réputation d'être un des hommes les plus forts du monde, prétend qu'il a porté 3,000 livres pesant, et qu'il peut jouer avec des poids de 200 livres aussi facilement qu'un homme de force ordinaire le ferait avec ceux de 30. On dit que Barnum a voulu l'avoir pour son cirque cet été, mais qu'il refuse ses offres.

On nous écrit d'un village des environs, qu'une famille Canadienne a été obligée de sortir d'un logement que l'on dit hanté par l'esprit d'un homme qui aurait été assassiné, il y a quelques années. Il paraît que ces manifestations se font sous la forme d'une main ensanglantée qui se promène tous les soirs dans la maison et saisit les hardes des habitants tout en poussant des râlements semblables à ceux d'une personne à l'agonie. L'esprit a cependant le soin de ne se montrer que quand la lampe est éteinte.

Wonsocket, R. J.

Le projet d'érection de la nouvelle église Ste-Anne, sur la rue Mulberry, semble en bonne voie de succès. Les plans viennent d'être terminés par M. P. W. Ford, architecte, de Boston. L'église aura 156 pieds de longueur sur 75 de largeur et pourra contenir 1,100 personnes.

South Hadley Falls.

Un homme de ce village possède un chien qui fait sonner la clochette de la porte, berce le bébé dans son berceau et porte la hotte au charbon. Il aboie très fort, et mange beaucoup. Son propriétaire regrette continuellement qu'un animal si fin soit doué d'un tel appétit.

Champlain N. Y.

Les Canadiens de Champlain, leur bon curé en tête, ont protesté contre les injures Foster, *La Patrie Nouvelle* publie la protestation. Nous en extrayons ce qui suit :

« Dans le comté Clinton, nous sommes 19,200 Canadiens-Français sur une population de 50,700. Pendant l'année 1882 il y a eu 122 condamnations au criminel, et seulement 28 Canadiens-Français. »

« Au mois de janvier de cette année, il y avait 500 détenus à la prison d'Etat de Denonora, et seulement 19 d'origine canadienne-française. »

« A Champlain, sur une population de 1,500 âmes de Canadiens, nous sommes 143 propriétaires, 247 électeurs, et nous avons élu cette année deux collecteurs de taxes, un maître des pauvres, deux syndics d'écoles publiques. »

« Nous devons ajouter que tout en payant fidèlement nos taxes, comme les autres citoyens, nous comprenons si bien l'importance de l'instruction, que nous sacrifions de plus au-delà de \$500 chaque année pour le soutien d'une bonne école indépendante. »

« Voilà des faits et des chiffres que nous jetons à la face de Foster et Cie, comme preuve éclatante de l'ignorance et de la malice de ces hommes publics. »

Northampton, Mass.

La descente annuelle de billots sur la rivière Connecticut commença aussitôt que la rivière et les lacs seront libres. La compagnie a 9,000,000 de pieds de bois sur la glace vis-à-vis de Colebrook, N. H., 20,000,000 sur le second lac de la rivière Connecticut à part 3,000,000 de pieds qu'elle a achetés des MM. Beatties, de Maidstone. Ces divers lots de bois arriveront ici vers le mois d'août.

Collinsville, Ct

Le cadavre de Mde Pierre Béliveau, a été découvert vendredi matin, dans la rivière, près de Unionville, Mde Béliveau était institutrice à l'école Allemande. On pense qu'elle s'est suicidée dans un accès d'aliénation mentale.

Great Falls, N.H.

Les travaux de l'église Canadienne doivent commencer sous peu, toute la population s'en réjouit et est heureuse de voir l'harmonie qui règne dans la paroisse du Rvd Père Demers, qui est le fondateur de la dite congrégation.

Bangor, Me

Une famille Canadienne qui est passée ici en route pour Oldtown, contient cinq paires de jumeaux dont les plus âgés ont 17 ans.

Spencer, Mass

—Les contrats ont été signés pour l'érection d'une église catholique. Le terrain a coûté \$10,000 et l'église coûtera \$60,000. L'édifice aura 137 pieds de longueur sur 63 de largeur et sera surmonté d'une tour de 126 pieds de hauteur.

Il y a 27 ans notre population n'était que de 250 âmes, elle est maintenant de 5,000 et l'accroissement continue.

Worcester

—L'élection des officiers des Gardes Lafayette a eu lieu jeudi dernier, avec le résultat suivant :

Capitaine, Chas. Wilmot ; 1er Lieutenant, L. F. Dumouchelle ; 2ème Lieutenant, A. Bédard ; 1er Sergent, M. H. Tisdelle ; 2ème Sergent, Nap. Giroux ; Trésorier, L. F. Dumouchelle ; Secrétaire, Ed. Choquet.

AGRICULTURE

Choix des pommes de terre pour semence.

Nous croyons être utile aux cultivateurs en leur disant : Apportez le plus grand soin dans le choix des pommes de terre que vous voulez planter ; rejetez et laissez pour la consommation toutes celles qui indiquent des germes peu vigoureux. Sans ces précautions, on devra s'attendre à une mince récolte de pommes de terre. Le haut prix obtenu jusqu'à ce jour pour les pommes de terre, a dû porter les cultivateurs à ne garder que la quantité nécessaire à la consommation de la ferme ; mais il faut bien avoir soin de faire la provision de la de la variété de pommes de terre qui nous paraît la meilleure pour la semence du printemps prochain. Ce à quoi le cultivateur doit viser, c'est à se procurer les meilleurs grains comme les qualités de légumes qui lui paraissent les plus avantageux pour ses cultures. —*Gazette des Campagnes.*

Le Champignon du Lait.

M. Reiset, correspondant de l'Académie, qui s'occupe toujours beaucoup d'agriculture et de fermage, a été vivement surpris de voir à plusieurs reprises, le lait provenant des vaches de certaines fermes se couvrir de taches bleues, en même temps que le beurre, fabriqué avec le dit lait, présentait un goût détestable. Tous les renseignements qu'il put obtenir des fermiers sur l'origine de ces taches conclurent à l'influence mystérieuse de sorciers. M. Reiset a cherché à se rendre compte par lui-même de la nature de ces taches. Il a bien vite reconnu qu'elles étaient le fait d'un champignon particulier, lequel, déposé sur d'auteurs laits parfaitement purs, s'y développait et les altérait à leur tour. Dès lors, il a combattu avec succès cette maladie du lait : 1o en exigeant que tous les vases qui servent à contenir ce liquide soient préalablement plongés pendant cinq minutes dans l'eau bouillante ; 2o en défendant, pour nettoyer les dits vases, l'emploi de brosses ou de linges qui ne soient pas d'une extrême propreté ; 3o enfin, lorsque ces moyens ne suffisent pas, il traite le lait par l'acide acétique au centième.

La production des Oeufs.

Tout le monde sait l'importance du commerce des œufs et quelle source de richesse il est pour certains cultivateurs. Toute tentative faite pour améliorer cette branche de nos produits doit être accueillie avec faveur.

Voici comment il faut procéder pour arriver à augmenter du double, ou au moins du tiers, la production des œufs. Chaque année, toutes les poules qui ont dépassé l'âge de quatre ans, doivent prendre le chemin de la marmite ou du marché. C'est un point essentiel, et il faut être impitoyable si l'on veut arriver à un bon résultat économique.

La poule de trois ans donne le maximum de la production. Dans la quatrième année, elle pond moins, mais les œufs sont plus gros ; puis la production va en déclinant chaque année. La poule de cinq ans coûte autant à nourrir que celle de trois ans et produit moins. Il n'y a donc pas lieu d'hésiter, d'autant plus que les jeunes poules pondent à l'arrière saison ou au commencement de l'année, époque où la valeur des œufs est double, triple de celle du temps ordinaire de la ponte. Jamais une vieille poule ne pond l'hiver. Avec des poules de un, deux, trois et quatre ans, bien soignées, bien nourries, on est presque assuré d'avoir des œufs frais toute l'année. A ce système, on gagnera, en outre, de ne plus manger de volaille coriace, car la poule de quatre ans est encore très bonne. —*(Cosmos, 3 février 1883.)*

Fumure à donner aux Arbres Fruitières.

La plupart des maladies remarquées sur les arbres fruitiers proviennent du peu de discernement avec lequel on les fume. On ne saurait trop recommander de n'user du fumier, à l'égard des arbres, qu'avec de grands ménagements.

Le fumier frais, ou bien encore provenant d'un tas en pleine fermentation, est contraire à tous les arbres fruitiers, sans exception ; il nuit particulièrement aux arbres à fruits à

noyau auxquels il fait contracter la maladie de la rouille, de la cloque et de la gomme. On s'en aperçoit presque sur le champ, de sorte que le fait est généralement connu.

Les jardiniers se gardent bien de donner aux arbres à fruits, à tige gommeuse, du fumier en fermentation, dont les racines ne supporteraient pas le contact.

Le mal est moins grand sur les pommiers; les racines de ces arbres, moins délicates que celles des fruits à noyau, ne sont pas immédiatement endommagées par le fumier en fermentation; cependant, s'ils ont reçu une fumure de cet engrais, ils finissent bientôt par contracter des chancreux aux racines; alors leur végétation se ralentit, leur état devient malade, et attire les insectes, fait naître la rouille et donne lieu à un dépérissement qui empêche toute production. Lorsqu'un arbre est ainsi atteint, le remède est de s'abstenir de toute fumure pendant au moins un an; on couvre de gazons retournés que l'on recouvre de terre. Le terreau de gazon, lentement décomposé, est le meilleur moyen de contrôler les mauvais effets causés par les excès de fumure.

Un arbre que l'on considère malade doit être taillé d'une manière sévère, sauf à sacrifier une plus grande partie de la récolte prochaine, afin de donner à l'arbre le temps de se rétablir.

La fumure la plus convenable aux arbres à fruits, est le terreau de couche ou de feuilles décomposées; pour les arbres à fruits à pépins, on peut employer un fumier aux trois quarts décomposé, dont la fermentation est passée, qui ne donne plus de chaleur et qui ne dégage plus d'ammoniaque.

Nécessité d'alterner et varier les cultures.

C'est dans la variation des cultures que nous devons chercher le moyen d'écartier les disettes et nous assurer des produits pour nourrir abondamment les animaux de nos étables.

Le cultivateur ne doit jamais faire reposer sur une seule récolte toutes ses espérances. La pluie ou la sécheresse qui sont nuisibles à certaines plantes, sont favorables à d'autres. Les betteraves, les carottes, les topinambours, les navets, etc., doivent selon le pays, fournir de quoi recourir le déficit occasionné par la non-réussite des patates; comme les fourrages annuels, la vesce, la gesce, le millet, le blé d'inde, etc., doivent remplacer le produit des prairies vivaces, naturelles ou artificielles, dont la croissance a été arrêtée par les sécheresses du printemps.

Une autre loi aussi importante que la précédente, est celle qui nous prescrit d'alterner les cultures de chaque terre. Quelques agronomes, à la vérité, sont allés trop loin en soutenant qu'il ne faut jamais cultiver deux fois de suite la même plante sur le même sol. Il est bien reconnu qu'il y a souvent avantage à cultiver plusieurs fois consécutivement les mêmes récoltes, mêmes les céréales, sur le même champ.

Les inconvénients de la culture uniforme ont été grandement exagérés. Il en est un cependant qu'on ne peut prévenir qu'en alternant suffisamment les récoltes: c'est la multiplication des insectes destructeurs de nos récoltes, animaux et plantes nuisibles aux plantes utiles qui font l'objet de notre culture. Contre les espèces malfaisantes, l'alternat seul est efficace; ni la perfection des labours, ni l'emploi des meilleurs engrais ne sauraient prévenir la naissance des mauvaises herbes ou chasser les insectes nuisibles à l'agriculture. Nous avons toujours vu que les cultures les plus attaquées par les insectes étaient celles qui étaient très anciennes et très générales, et que les ravages étaient d'autant plus considérables, que des étendues de terrain plus vastes étaient occupées par une même espèce de plantes. Aussi croyons-nous que le mélange et la variété des cultures sont le meilleur moyen d'éviter les ravages des insectes qui se font sentir d'une manière plus ou moins alarmante.

Du charbon des céréales, de ses causes, de ses effets.

Le charbon naît dans les grains provenant de terres mal cultivées et non fumées; car dans celles-ci les tiges de blé étant frêles, les épis petits et peu nourris, il y a toujours des grains qui apparaissent avec une

forme singulière et portent en eux une carie qu'il n'est jamais possible d'enlever avec les moyens mis en usage de nos jours.

Si l'on voulait employer la coupeuse à forte dose, on détruirait assurément le germe de grain avant d'avoir enlevé totalement la partie cancéreuse qui fait corps avec ce grain; et comme l'opération n'a lieu le plus souvent que sur des grandes masses, les grains ainsi traités ne germeraient pas ou subiraient des pertes sensibles.

Voici un moyen, peu coûteux, qui pourrait être employé avantageusement. Ce moyen tendrait à régénérer l'espèce, puisque les grains récoltés dans la suite, auront plus de poids et plus de qualité, donneront un rendement plus considérable, et surtout seront exempts de l'odeur et de la poussière noire qui rendent la vente difficile.

Dans toute culture, toujours d'après son importance, on doit faire en sorte qu'il soit laissé chaque année une portion de terre en repos, parfaitement cultivée et amendée, dans laquelle on mettra les grains qui doivent servir de semence pour l'année suivante; qu'il ne soit acheté pour le renouvellement de la semence quand ce renouvellement est nécessaire, que des grains parfaitement criblés et provenant de sols reposés et fumés dans l'année. Ces derniers ne portent point en eux de germe de carie, et le chaulage n'est nullement nécessaire; ils deviennent types régénérateurs de l'espèce.

On sait qu'en coupant le blé, les moissonneurs, par les secousses assez fortes qu'ils donnent aux tiges, font toujours tomber quelques grains, notamment lorsqu'il y a maturité. Eh bien! si au printemps précédent, il a été semé dans ce même champ de la graine de trèfle, les grains du blé se conserveront dans le jeune trèfle qui recouvre la terre; ils y germeront et formeront des plantes qui résisteront aux rigueurs de l'hiver. Au printemps suivant, ces nouvelles plantes poussent en même temps que le trèfle, et à la fin de juillet donnent des épis qui sont généralement beaux, bien blancs; et c'est une chose bien rare que d'y voir un épi malade.

A quoi cela tient-il? A une chose fort naturelle; c'est que les grains tombés dans le trèfle étaient les mieux nourris, les plus gros, et provenaient d'épis non malades.

Il est à remarquer, du reste, que les grains dégénérés et mûris, qui doivent donner le blé noir, sont petits, tiennent fortement dans leur paille et ne s'égrènent point.

—Gazette des Campagnes.

Battage du Beurre.

M. H. A. Holmes, de Chatfield, Minnesota, dont les opinions font loi dans son Etat en ce qui concerne la fabrication du beurre, disait: Que lorsque son beurre se formait en une demi-heure, il arrêtait sa baratte pour voir ce qui causait cette rapidité de production, attendu qu'il ne désirait pas produire de beurre en moins de deux heures de temps. Un grand nombre de fermiers reconnaissent aujourd'hui qu'il faut baratter pendant une heure au moins, et beaucoup préfèrent même baratter de une heure et demie à deux heures.

A côté de ces fermiers, il existe une catégorie de producteurs de beurre qui supposent que le beurre doit être fabriqué en une demi-heure, et considèrent que toute minute employée à cette opération, en plus de cette demi-heure, peut et doit être considérée comme étant inutilement dépensée. Ces derniers fermiers ont pour la plupart des pâturages magnifiques, vaches de race valant de \$100 à \$1,000 chaque, de bonnes étables, des gens habiles et soigneux pour les conduire, les nourrir et les traire, une ferme modèle pourvue des ustensiles les plus perfectionnés, et malgré cela ils ne peuvent arriver à produire une bonne qualité de beurre. A quoi cela tient-il? uniquement au temps qu'ils ne peuvent et ne veulent pas accorder au beurre pour sa fabrication et pour permettre qu'il soit proprement baratté. A cette époque de l'année, le beurre se forme difficilement; cela tient à ce que les vaches ayant vélé au printemps, les globules de crème demeurent plus petits avec le temps et se séparent difficilement du lait.

Les globules gras de la crème, pla-

cés dans des vases de fer blanc à large surface, se séparent très lentement en automne, surtout si ces vases sont placés dans des endroits frais. La crème doit être souvent agitée pour en rendre la température uniforme et faire en sorte que le procédé de la séparation soit uniforme dans toute la masse.

L'emploi fréquent du thermomètre, la certitude que l'on en retire que la crème est également échauffée dans toutes ses parties, peuvent souvent diminuer le temps de la formation du beurre.

Si, immédiatement avant de baratter, on porte la température de la crème à 65o ou 67o et qu'on la renne jusqu'à ce qu'elle descende à 65o, on obtiendra du beurre dans un temps beaucoup plus court.

Dans beaucoup de cas, la crème n'est pas aussi chaude qu'elle devait l'être, la dimension des vaisseaux qui la contiennent ne permettant pas de l'échauffer également, et lors qu'on commence à baratter, la masse de la crème est à 58o au lieu d'être à 62o, quoique la surface soit réellement à 62o; ceci arrive en automne et en hiver.—Traduction du "Moniteur du Commerce."

BULLETIN COMMERCIAL

Revue générale de la semaine

26 avril 1883.

La semaine qui vient de s'écouler n'a été marquée par aucune secousse commerciale ou financière. Les jours se sont suivis en se ressemblant, malgré le proverbe, dans le calme d'une saison d'attente.

Les capitaux se sont encore présentés avec autant d'abondance qu'il en fallait pour faire face aux demandes qui, pendant la période que nous traversons, ne sont pas considérables. Les prêts à demande se sont négociés à 6 et 6½ pour cent, suivant date et garantie, et les banques ont escompté à 7 et 7½ pour cent les effets de commerce offrant les garanties ordinaires.

Si quelques emprunteurs favorisés ont pu réussir à faire passer leur papier à 6½, ce doit avoir été dans des cas exceptionnels; mais d'un autre côté, il a pu arriver qu'à certains autres emprunteurs, moins connus ou moins appréciés, on ait demandé 8 pour cent.

—Le commerce en général a été encore assez tranquille cette semaine qui sera probablement la dernière avant l'ouverture de la navigation. L'approche de la saison active s'est déjà fait sentir dans plusieurs branches de commerce et nous sommes informés que des commandes ont été reçues pour expédition par les premiers steamboats.

La semaine s'est passée sans faillites considérables; les quelques liquidations forcées de petits commerçants que nous avons eues n'ont pas fait une ride sur la surface unie et calme des affaires.

Epiceries.—Quelques maisons se plaignent encore de l'inactivité des affaires, mais les autres, en majorité ont fait une bonne semaine, eu égard à la saison.

Les prix sont sans changement, sur la place, à l'exception des raisins de valeur que l'on peut aujourd'hui se procurer à 7c. Les autres raisins sont à peu près disparus du marché.

Les huiles, les spiritueux sont calmes. Les sucres sont soutenus et en meilleure demande. Les avis du Brésil et des Antilles parlent d'une récolte inférieure à la précédente. Les granulés font de 9c à 9½ par lots. Les raffinés blonds sont fermes. En sucre brut, les dernières ventes ont été: de Porto Rico à 7 et 7½c.

Les melasses sont plus faibles par suite de la vente par la banque Molson, du lot sur lequel elle avait fait des avances à la maison Lord et Munn. Ces melasses se sont vendues aux enchères, 47½c. le gallon. Cependant les principales maisons de gros tiennent les prix à 50c.

Le commerce doit se rappeler que, en vertu des amendements au tarif, les épices à l'exception de la muscade ne paieront plus que 10 p. c. de droit au lieu de 20 p. c. Cette diminution commencera à partir du 1er mai prochain. En attendant pour ce qui est sur la place les prix restent entiers, et resteront tels jusqu'à ce que les nouvelles importations aient pris une importance suffisante pour faire pencher la balance.

Et de ferronnerie.—La demande pour ces articles est très calme. La place est approvisionnée avec une trop grande abondance peut-être, et les quelques commandes qui se produisent n'ont pu encore faire assez de vide pour que les nouvelles importations ne fassent trop plein. Cependant comme les maisons de gros ont été diminuées et que les importations doivent être diminuées il n'y a pas lieu d'appréhender de désastres, et une demande active de l'Ouest à l'ouverture des voies navigables pourrait tout arranger.

Chaussures.—L'activité des manufacturiers s'est un peu ralentie; voilà le moment où ils vont commencer à exécuter les commandes d'articles d'automne. Plusieurs voyageurs sont déjà partis pour l'Ouest avec des échantillons d'automne. On a reçu quelques commandes des provinces maritimes et du Nord Ouest, mais pas assez pour

donner à cette industrie une activité même modérée. Les prix sont fermes et les rentrées de fonds se font plus facilement.

Cuir et peaux.—Les cuirs sont tranquilles et les prix sont sans changement. Les détenteurs espèrent que l'activité reviendra dans leur ligne en même temps que dans les chaussures. En peaux, les prix cotés la semaine dernière ont été assez soutenus. La demande est molle. Les peaux de veau sont encore assez rares.

Salaisons.—Les salaisons ont haussé toute la semaine à Chicago, et notre marché a dû suivre le mouvement. Le lard mess du Canada se vend de \$22.50 à \$23. Le saindoux est également en hausse.

Beurre et fromage.—Le beurre nouveau n'arrive pas en assez grande quantité pour satisfaire la demande, aussi les prix sont très-fermes. Ce qui reste de beurre de l'année dernière est également bien tenu. Le fromage de l'année dernière ayant complètement disparu, il ne se fait rien en attendant les arrivages du nouveau fromage.

Grains et farines.—Par suite d'un mouvement de hausse accentué à Chicago, notre marché avait pris un peu d'animation. On avait haussé un peu, lorsque la nouvelle est venue que le marché de Chicago baissait. On a donc baissé de nouveau, et les cours sont revenus à peu près à ce qu'ils étaient la semaine dernière.

—Plus de 3,500 têtes de bétail ont été nourries dans les distilleries de Toronto, pendant la saison, elles sont toutes destinées à l'exportation.

La situation des récoltes

Les spéculateurs en grains de Chicago et de New-York ont déjà fait leurs calculs du rendement probable en blé de la récolte de 1883. Ils vont un peu trop vite, ce nous semble, car dans les régions où il se cultive en plus grande quantité, c'est à peine si l'on a encore commencé les semailles du blé du printemps.

Quant au blé d'automne, les rapports sur sa condition actuelle varient beaucoup. Il n'y a pas de doute qu'il a souffert de la gelée, au centre et au nord, et de la sécheresse dans le sud et le sud-ouest. Mais quelle est l'étendue des dommages? Ils paraissent avoir d'abord été exagérés. La Californie, l'Oregon, qui comptaient leur récolte perdue, ont eu, dernièrement, des pluies qui ont changé complètement la face des choses, et ils espèrent aujourd'hui avoir une "bonne moyenne."

Les ravages de la gelée dans le nord sont en partie compensés par l'augmentation des emblavures.

Enfin, le temps sec qu'il fait depuis quelques semaines est très favorable aux premiers labours des semailles du printemps.

En Europe, la situation est à peu près la même, les principaux marchés sont calmes et stationnaires, la température est favorable et l'on n'y prévoit pas un déficit extraordinaire dans la prochaine récolte.

Nous n'avons donc aucune raison de croire au maintien des hauts prix qui règnent à Chicago; il faut les mettre sur le compte de la spéculation, car le commerce *bona fide* ne saurait à ces prix exporter en Angleterre aux prix qui sont cotés à Liverpool.

—La halle aux blés à Montréal a été naturellement influencée par les nouvelles des marchés de l'Ouest, mais comme nous sommes plus conservateurs que nos voisins, nous laissons moins de champ à la spéculation et nous nous tenons plus près de la valeur réelle, *bona fide* que des cotes fantaisistes des spéculateurs de Chicago.

MARCHE AU FOIN

Le marché au foin continue à être tranquille. Les arrivages sont peu considérables et la demande est légère, mais les prix se maintiennent.

Nous cotons:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Foin pressé la tonne, Foin en bottes 1ère q., etc.

BOIS DE CHAUFFAGÉ

La semaine dernière a été encore très active pour les marchands de bois de chauffage et les prix sont tout à fait soutenus. Les arrivages par chemin de fer ont un peu diminué et il n'est pas probable que nous ayons une baisse avant l'arrivée des barges.

Nous cotons:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Erable, première qualité, Merisier, Epinette, etc.

Vaches à lait

Il y avait hier, au marché Viger, bonne demande pour les vaches à lait, et les meilleures laitières ont été vendues presque à leur arrivée sur le marché. Une excellente laitière était offerte à \$65. On a refusé \$62.50. Le veau de cette vache a été vendu \$7. Plusieurs bêtes de qualité inférieures ont changé de propriétaire entre \$33 et \$35. Les vaches de chétive apparence se vendaient de \$20 à \$25.

BEURRE ET FROMAGE

Nous cotons:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Beurre nouveau, Beurre crémier, etc.

Fromage, en gros:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Fromage d'août, Fromage de sept. et oct., etc.

Marché tranquille, peu d'affaires, prix sans changement. Fromage nominal.

GRAINS ET FARINES.

Marché tranquille mais ferme. Demande limitée. Les cours sans changements.

Nous cotons:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Supérieur extra, Extra superfine, etc.

Issues de blé:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Son (gros), Son (fin), etc.

MARCHE DE DETAIL.

Vendredi 27 avril 1883.

Produits de la ferme:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Beurre frais, pain, etc.

Viandes:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Bœuf p. livre, Mouton, etc.

Légumes:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Pommes de terre, Choux, etc.

Grains:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Avoine, Sarrasin, etc.

Divers:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Miel coulé, Sucre d'érable, etc.

Poisson:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Morue et haddock frais, Homard, etc.

Volaille et gibier:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Oies, Dindes, Poules, etc.

Fruits:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Pommes fameuses, Raisins, etc.

Primeurs:

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Rhubarbe, Radis, etc.